

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT

Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 28, rue Drouot (9), Paris

Sommaire

NOURY-NEUR-EL-NISSA	Odyssée d'une jeune Turque
HUGUES DELORME	Divagations printanières
EMILE BERR	Mariage de reine
PIERRE LOTT	Passage de Sultan
C. PAUL RENARD	Gambetta et la navigation aérienne
GUY DE MAUPASSANT	Notes sur Swinburne
SWINBURNE	Pages retrouvées
ANDRÉ LENORMAND	Poèmes et ballades
ANDRÉ BEAUNIER	Le poète des « Grands Cœurs »
G. LABADIE-LAGRAVE	A travers les Reves
DUCHESSA DE DINO	Les poissons à quatre yeux
	« Chronique de la Monarchie de juillet »
	Le livre du jour

Page Musicale

UMBERTO GIORDANO... Marcella

Odyssée d'une jeune Turque

La circassienne Dîlîfza, qui me confia ses longs mémoires tracés sous à Yldiz, soit au Palais-Vert, était la trésorière de la malheureuse Adilé Sultane, fille de l'empereur des Croissants qui, après un drame où sombra son bonheur, dut rentrer à Yldiz où dit-on, elle est morte. De long récit où Dîlîfza raconte l'histoire de la princesse et la sienne, douloureuse et simple, je détache ces pages écrites au début de la vie de cette Sultane, qui fut la plus aimée des filles du Sultan, la plus heureuse des Osmanli, et plus tard la plus misérable.

2 mai 131...

La princesse Adilé a fait un mariage d'amour, c'est incontestable, et la chose en elle-même est tellement bizarre, inattendue, qu'elle détonne dans un cadre si austère.

Adilé, depuis son enfance, avait un camarade de deux ans plus âgé qu'elle, fils du premier maître de la cour, qui venait jouer à Yldiz avec les petites sultanes.

A douze ans, quand la Sultane fut voilée, on permit quand même à son jeune camarade de venir jouer avec elle. Tout le palais fut révolutionné : la Valide, les Cadines (1), les esclaves, les nègres... Moi-même, je ne comprenais rien à cette exception. Mais un jour, le Sultan, notre maître, me fit demander, et après avoir pris ma plus belle robe, je me rendis près de Sa Grandeur.

Dîlîfza, me dit-il. Tu es étonnée sans doute de voir l'exception que je fais en faveur d'Adilé, et tu trouves aussi qu'elle devrait se voiler, comme toutes les autres et rester cachée. Tu penses que c'est mal de laisser cette enfant rive et causer avec ce garçon. Mais approche-toi bien, Dîlîfza, et écoute-moi. Je veux les marier plus tard, Adilé et Edhem, s'ils se plaisent. Chose que jamais encore un Osmanli n'a permis, elle aura choisi son mari et l'aura aimé...

Je tremblais de tous mes membres, suffoquée, interdite. Le Sultan s'en aperçut.

Tu es émue, Dîlîfza, moi aussi... Vois-tu, Adilé est ma seule affection. Je me suis demandé quelquefois si j'avais, comme les autres hommes, cet organe qu'on nomme le cœur, et qui dicte parfois, dit-on, de bonnes actions. Je doute de l'avoir, et pourtant, je ne sais pas, Dîlîfza, quand je regarde Adilé, quand je la vois sourire, vivre, tu ne sais pas ce que je serais capable de faire pour qu'elle soit heureuse... Ma seule ambition est de créer un trône de bonheur à Adilé, et j'y réussirai... Maintenant va, Dîlîfza, et ne t'étonne plus.

Cette nouvelle m'a bouleversée, mais j'étais si heureuse... Je ne pouvais plus tenir en place, je courais dans le palais, de droite à gauche, n'ayant plus d'autre pensée, d'autre préoccupation dans le cœur, ni dans le cerveau. Adilé pourra donc avoir du bonheur, me disais-je, elle pourra donc aimer, vivre, et de cet instant toute ma vie, à moi, s'inscrirait en la Sultane : je sentais pour elle, je voyais pour elle, je vivais pour elle. Elle fut inconsciente de cette attente de bonheur dont je l'entourais.

Chaque semaine, Edhem arrivait au Palais. Très jeunes, ils s'amusent à des jeux enfantins ; plus tard, sous mes yeux maternels, ils lisaient, causaient de la vie, faisaient de la musique, je les regardais, je les écoutais ; la joie simple et pure de leurs regards me faisait pleurer d'émotion... Les mois et les années passaient. Adilé devenait plus jeune fille avec des mains plus fines, une taille plus frêle. Edhem était un grand jeune homme timide, doux et tranquille. L'harmonie qui se créait entre eux était manifeste. Tous les jours j'étais présente à leurs causeries. Je sentais chaque jour davantage l'attente de leurs âmes.

Quelquefois, quand Edhem parlait, Adilé s'approchait de moi, dans le parc d'Yldiz, nous regardions de nos fenêtres, le déroulement des pelouses vertes, l'ombre des peupliers et des bouleaux. Elle se taisait, s'asseyait très près, une main sur mes genoux ; et jamais, alors, je ne lui parlais, jamais je ne lui posais

(1) Cadines, femmes légitimes du Sultan (elles sont au nombre de quatre).

une question. Elle levait la tête de temps à autre et disait quelques mots, bien vagues, très loin de ses pensées... Moi, dans ce silence, j'écoutais battre son cœur.

Pendant ce temps, le harem impérial menait son existence oisive. Le cérémonial vide, stupide, régulier, s'accomplissait. Les cadines mouraient d'ennui et de solitude, les esclaves s'entretenaient d'intrigues et de trahisons. Des petites princesses naissaient ; d'autres mouraient. Les esclaves nouvellement venues amusaient par leur inexpérience des coutumes du palais les anciennes, rompues au cérémonial du harem impérial. Quelques odalisques s'en allaient mourir dans des maisons citadines appartenant à un chambellan quelconque ; car une fois déclarées incurables, on ne les gardait plus au palais de peur de la contagion, et ces départs, annonciateurs de la mort, étaient navrants. Les Balamis, les fêtes du nouvel an, les mois de jeûne se succédaient, arrivant en échos affaiblis de la ville, et nos pauvres esprits inquiets, solitaires, émus par la monotonie de notre existence, s'étonnaient de ces dates presque heureuses puisqu'elles amenaient au harem les visites des dames citadines, et étaient l'occasion de nouvelles robes, de nouvelles coiffures — et parfois d'une promenade en voiture fermée au palais de Stamboul, promenade à laquelle on rêvait très longtemps à l'avance.

Adilé, pendant ce temps, grandissait ; elle devenait une jeune fille très femme, avec ses yeux graves et profonds, ses lèvres fines et rouges et la grâce flexible de tout son corps.

— Le moment est venu, me dit un soir le Sultan, notre maître, Adilé a dix-neuf ans, il faut les donner l'un à l'autre.

Ainsi, dans l'austère palais d'Yldiz, il y eut une heure de joie et d'amour. Les murs sombres, témoins des tragédies, des angoisses et des larmes coutumières répétées, interdits, les rires de mon enfant.

Depuis ce temps, je suis dans ce Palais-Vert. Ma Sultane est heureuse. Ils s'aiment comme au premier jour, et je veille sur eux ; je suis un peu leur mère, la recueilleuse de leurs secrets et de leurs rêves.

C'est la nuit ; je suis dans ma chambre et j'écris, parce que j'ai besoin d'évoquer le passé, de dire tout ce qu'il y a dans mon âme, dans cette âme « douce » comme l'appelle Adilé, cette âme dont les révoltes ne se sont apaisées que sous les cheveux blancs, les rides, après la mort de ma beauté.

Tout autour de moi il fait calme. Adilé et Edhem sont chez eux ; les jeunes esclaves dorment déjà. Quelques-unes veillent encore, causant de leurs pays, de leurs souvenirs ; d'autres lisent ou brodent à la lumière des bougies. Devant la porte, un nègre de service et un Albanais armé veillent. J'ai fait ma ronde, j'ai fermé les portes, éteint les lumières et donné aux esclaves l'ordre de se retirer. J'ai pris avec moi les clés des coffres, j'ai mis en communication les sonneries électriques qui vibrent dans tout le palais au moindre danger ; enfin, ma besogne quotidienne accomplie j'ai prié...

Je priais rarement ; il me semblait que je n'avais pas besoin d'Allah ici. Il m'a oubliée, il m'a abandonnée. Alors que j'étais jeune et faible, il n'a entendu aucun de mes cris d'enfant quand on devait me vendre, aucun de mes cris de démente quand mon cœur réclamait une tendresse. Plus tard, il a voulu me consoler en me donnant une enfant, mais déjà je l'avais oublié, et quand Adilé m'a donné des instants de bonheur je ne savais plus qui je devais en remercier.

Depuis quelques années, j'ai recommencé à le nommer, parce que les jeunes esclaves que j'élevais avaient besoin de croire à un Dieu, d'en avoir une fédération pour pouvoir accepter la vie. En leur montrant des lumières lointaines, mes lèvres ont recommencé à murmurer des prières, je me suis rappelée les paroles que ma mère m'avait apprises ; vieille, je me suis ressouvenue d'Allah, et maintenant quand je souffre et que je ne puis dire mon mal à personne, je prie, farouchement, pleine de révolte pour ce Dieu oublié. Quand j'ai bien prié et pleuré, je ne sais quelle fraîcheur s'étend sur mon front, sur mes lèvres, sur mes mains, et je souffre moins.

Ce soir, la prière ne m'a pas apporté le calme. Je vais, je viens dans ma chambre, je la regarde ; elle est presque obscure avec une seule bougie sur ma table. Mon lit étroit apparaît dans un coin avec ses couvertures blanches. La tapisserie, en soie de Brousse, forme des dessins bizarres dans la demi-clarté. Un siège bas est posé près du lit. Dans l'angle opposé au lit, mon tapis de prière est étendu.

Ma table est devant ma fenêtre ; c'est de là que je vois les grands navires voyageurs descendre le Bosphore et s'en aller loin, si loin que je ne peux plus les suivre. Une autre fenêtre est ici, à ma gauche, une sinistre fenêtre par où je vois le parc étroit où circulent les jeunes esclaves, jardin clos, sans air libre et sans horizon. Un mur gigantesque l'entoure ; aucune porte n'est percée dans cette masse de pierre afin que toute fuite soit impossible... Les plantes y sont vertes, les allées étroites et humides, les rosiers de cette fin de mai sont couverts de roses ; mais le jardin est triste, sans cause apparente de tristesse puisqu'il y a des arbres et des fleurs, et que d'en haut le ciel y verse son harmonie bleue.

Mes fenêtres ont deux visions différentes et opposées : d'un côté, le grand mouvement de la vie qui passe si près

de nous, excitant tous les espoirs ; de l'autre, ce jardin du palais, linéol de tous nos rêves.

25 août.

Plus de deux mois que je n'ai pas ouvert ces pages ! mon cahier est resté fermé. L'été s'écoulait monotone pendant ce temps. Les saisons, les années passent, ici, sans rien nous apporter. Nous voyons seulement de nos fenêtres, au printemps, les arbres reverdir, à l'automne, les feuilles tomber avec un froissement sinistre. Les navires se font plus rares sur le Bosphore, où baigne ce palais. Les petits caïques, emportant des promeneurs, passent moins souvent, il y a je ne sais quelle angoisse dans l'air. La fin des choses s'annonce par les vents lugubres, les cieux gris, le bruit des feuilles qui tombent. Je n'ai pas quitté le palais depuis ce temps. Parfois, je vais au jardin, je marche autour des pelouses, j'entends les jeunes esclaves rire et se poursuivre dans les allées. Mon cœur se serre quand je songe que leur vie sera sans doute comme la mienne : un jardin désert... Je n'aime plus rien, les choses n'ont plus d'attrait pour moi ; les fleurs, les jardins, l'aspect du ciel et de la mer, qui, les années précédentes, me venaient bouleverser mon humeur, ne me touchent plus. Je compte mes années et mes cheveux blancs ; l'après de ma vie m'apparaît dans toute son horreur, et je souffre.

Je songe que, en dehors de ce palais, derrière ces murs, il y a des routes, des forêts, des villes, des pays ; que chaque vaisseau qui passe se dirige vers des havres inconnus de moi, qu'ils emportent des passagers aux fronts soucieux ou sereins, des nouvelles qui, jamais, ne changeront rien à ma vie... Que dans l'univers entier, qu'Adilé m'a appris à connaître, il y a des âmes plus bouleversées que la mienne, ou plus joyeuses, mais que je ne verrai rien de leurs rayons.

Si je ne suis pas descendue un soir de ma fenêtre vers cette mer, dont le seul bruit distrairait mes nuits d'insomnie, c'est pour elle, pour cette enfant qui m'a été confiée, descendante des Osmanli, qui languit de solitude dans ce palais fermé. Elle est heureuse, me suis-je dit, elle n'a pas besoin de moi ! Mais il m'a toujours semblé qu'un jour viendrait où il lui faudrait mon cœur pour appuyer sa tête, et mes yeux pour pleurer avec elle.

Noury-Neur-El-Nissa.

Stamboul, année de l'hégire 1311...

Divagations printanières

L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les rîds.

Victor Hugo. (La Forêt mouillée.)

Vague coin de forêt quelconque, n'importe où, Sans doute en Normandie, et peut-être au Petitou. Le vieux papa Printemps, régalé plein de verve Au service de la nature ; et qui conserve De la tradition les usages, A planté le décor du son. Les Majestés Les Fleurs peuvent régner en bravant les adverses : Avril nait. On aura des étoiles aux herbes, Et la rampe sera faite de vers luisants. Ce soir, lorsque viendront citadins, paysans... Pour l'instant, le jour point ; et chacun, plante (ou bête, Sous un ciel bleu trop neuf, joyeusement répète. Cherchant encore sa voie, lui suivant son chemin, Dans ce décor parfois s'égare un être humain.

LES BÊTES ET LES PLANTES

La pièce se jouera tous les mois. Sachons nos rôles.

UN CHÊNE SÉCULAIRE

Ce sont les mêmes tous les ans ; pas toujours drôles !

UN SAULE

Courbons-nous sous le joug de l'éternelle loi...

UN CORBEAU

Et soyons gais, d'une gaieté de bon aloi.

LE FRELON

Je fais du bruit !

L'ABEILLE

Du miel !

LA GUÊPE

Je pique !

LA CIGÜE

Moi, je tue !

LE LIS

Une racine

Et je rampe, tortue.

LE LIÈRE

Je monte vers le ciel !

LE CHÊNE

Grâce à moi !

LA GLYCINE

J'en descends.

LA CHENILLE VELUE, voyant un ver de terre.

Ces lombrics dans leur nudité sont indécentes !

LE VER DE TERRE, à la Chenille.

Tout le monde n'a pas de fourrures !

LA LIMACE

Sans doute !

LE VER DE TERRE, à la Limace.

Que c'est beau, de semer de l'argent sur sa route !

LA LIMACE

Flatteur !

L'ESCARGOT, au Ver de terre.

Faute d'étoile, amoureux sans raison, Tu t'amuses à des reflets !

LA LIMACE, à l'Escarrot.

Dans ta maison

Rentre, au lieu de baver sur nous... Propriétaire !

UN LOIR, passant la tête au ras du sol.

Moins de bruit !... Pas moyen de dormir sous la terre !

LE BUIS

Retourne à ton néant, ô ténébreux souffleur !

LE FRUIT DE L'ÉGLANTIER, désignant le Loir.

C'est vieux ; ça n'y voit pas ; ça sent mauvais !

LE LOIR, au Fruit de l'Eglantier.

Où, fleur !

LA LINOTTE, au Loir.

On peut bien se passer de toi pour la mémoire !

LE MUGUET, à la Libellule.

Belle, d'où venez-vous ?

LA LIBELLULE

De l'étang qui se moie

Sous la brise... C'est plein d'ignobles papillons !

DES PÉTALES, au Vent qui passe.

Ah ! Toi voilà... Parfait... Nous nous égarons !

UN JEUNE MOINEAU, dans le nid ; à sa mère.

Zut !... Je franchis l'espace

Pour voir ce qui se passe

Soit en haut, soit en bas.

Tu ne veux pas ?

LA MAMAN MOINEAU

Non ; je refuse, certes ;

Et tu me déconcertes

Avec de tels propos.

Reste en repos.

LE JEUNE MOINEAU

Que tu deviens amère,

Ma respectable mère,

Sitôt que nous bougeons !

Mais les bourgeois

Sans peur de la tempête,

Eux, sortent bien la tête.

Ils ont un air pourtant !

Fort bien portant !

LA MAMAN MOINEAU

Les bourgeois... Belle affaire !

Ils ne peuvent rien faire,

Rien, devant les enfants !

Je te défends !

Plus tard, demain peut-être,

Tu pourras le permettre

D'exploiter d'un vol sûr

L'immeuble aux

Mais aujourd'hui, prends garde ;

Le danger te regarde

Avec un oeil mauvais.

Reste, je vais

Happer d'un bec rapide

L'insecte qui trépide

Et lutte, en s'élevant,

Contre le vent.

Je dois, mère obstinée,

Faire la butinée

Pour ton grand appétit.

Mon tout petit !

(La maman moineau s'enfuit et fonce dans un tourbillon d'éphémères.)

LES ÉPHEMÈRES, se dispersant.

« Craignons de perdre un jour ! » comme dit la romance ;

Car nous n'en avons qu'un à vivre !

UN VIEUX CLOPOTTE

O joie immense,

D'ignorer la vieillesse, et même l'âge mur !

Ces clartés me font mal. Réintégrons mon mur.

UN FINION, au Soleil.

Visiteur charmant et volage,

Te voilà, beau chef de rayons !

Tu viens soigner ton étalage ;

Mette de l'or sur des haillons ?

Moi ! La nature est à l'aga

On l'on a besoin de soutien.

Réchauffe son ardeur touchante...

Chacun son métier. Fais le tien.

Le mien est d'être gai ; je chante.

UN MERLE

Moi, je siffie !

LE PINSON

C'est plus aisé !

L'ORTIE, désignant le Bouvreuil avec ironie.

Chut !... Le Bouvreuil voudrait chanter ! Assez

LE BOUVREUIL, sur un air du « Caveau ».

Je sens une chaleur soudaine,

La faridondaine,

Caresse non petit bedon,

La faridondaine !

J'éclate dans cette bedaine,

La faridondaine,

Et vous en demandez pardon,

La faridondaine.

(Passe un monsieur à redingote sortide.)

UN BUISSON

Quel est ce pion qui fait l'école buissonnière

Et dont les escarots portent vers nous les pas ?

Sa barbe atteste d'une effroyable manière

Qu'il a mangé des œufs à son dernier repas.

LA VIOLETTE

Cachons-nous. Il va nous mettre à sa bouton-

nière !

UN CAPILLAIRE

Qu'il est pelliculaire !

LA SCABIEUSE, aux Violettes.

Enfants, ne tremblez pas ;

Discretement restez odorants et calmes.

Il ne prend point souci de vous ! Il a les palmes !

LA PENSÉE SAUVAGE, à la Marguerite, lui désignant un couple.

A ton tour d'avoir peur, Margot ! Des amoureux.

S'ils te prennent, tant pis pour toi !

LA MARGUERITE

Tant pis pour eux !

Le livre du destin est sous ma collette.

Et s'il s'interrompt, pendant que je piquette,

C'est par un « Pas du tout ! » que je leur répondrai.

UN RAMIER, voyant les amoureux s'embrasser.

Sois tranquille : Les fleurs sont pour eux sans

attrait.

L'AMOUREUX, entraînant la jeune femme.

Je savais bien que l'on finirait par s'entendre.

Voilà l'occasion.

L'HERBE, courbée, à l'Amoureux.

Et voici l'herbe tendre.

LA MOUSSE, à la jeune femme.

Je déroule à vos pieds, madame, mon tapis.

L'ÉCREURIL

Je vais faire du bruit pour les gêner !

LE MYOSOTIS

Tant pis !

LA DOUCE-AMÈRE

Méchant rouquin !

LA PIE, désignant l'Écreuril.

Avec cette queue en panache,

C'est qu'il se croit quelque chose !

L'ÉCREURIL, à la Pie.

Ganache !

On porte son panache, ô vieille, comme on peut !

LA PIE, à la Corneille.

Ses gestes turbulents le trahissent. Pour peu

au-dessus desquels deux hampes dorées soutenaient un velum de soie blanche. La rue qui aboutit à cette porte est plantée de hautes stèles reliées, d'un trottoir à l'autre, par des guirlandes de feuillages entremêlés de camélias, de lis et d'amples nœuds de soie blanche. Et cette série d'arceaux fleuris se continue en voie triomphale jusqu'au palais.

La « Groote Kerk », incendiée deux fois au cours du seizième siècle, n'a conservé de son ancienne architecture que la tour octogonale, d'un si curieux effet, au-dessous de laquelle se développe le dessin confus de ses pignons et de sa nef de briques cernées de maisonnettes basses à toits plats. Toutes ces petites maisons de couleur et d'architecture uniformes, soudées au vieil édifice, sont envahies par une foule qui en emplit toutes les fenêtres, en couvre tous les toits. Et cela fait autour des hauts murs de briques noircies comme une parure de gaieté vivante du plus saisissant effet.

L'aménagement intérieur de l'église a beaucoup de succès. L'intendant des palais n'a voulu, en une circonstance aussi solennelle, assumer la responsabilité d'aucune innovation, d'aucune fantaisie critique. Il s'est donc simplement reporté, me dit-on, aux chroniques et aux estampes de jadis, et le décor où nous sommes introduits est exactement celui d'un mariage royal, en Hollande, au dix-septième siècle.

Il est dix heures et demie à peine et, bien que la cérémonie ne soit annoncée que pour midi, un grand nombre d'invités sont déjà présents. L'église est éclairée d'une jolie lumière de printemps, qui fait resplendir les parures des femmes et les chamarrures des uniformes ; car il fait au dehors un temps exquis, presque doux, et cette malinade à l'éclatant purété d'un jour de mai.

L'emplacement affecté dans l'église à la cérémonie dessine autour de la haute chaire du prédicateur un carré. On a fermé l'extrémité de la nef par des tentures derrière lesquelles le cortège royal se formera tout à l'heure.

La place réservée aux mariés, à leur famille, aux invités princiers et à la Cour occupent le centre du carré. Elle est séparée des stalles environnantes par une clôture basse tendue de soie bleue sur le fond de laquelle se détache, de distance en distance, la silhouette d'or du lion héraldique de Hollande. Au-dessous de la chaire est le prie-Dieu où s'agenouilleront les mariés et, tout à côté, la table sur laquelle ont été placés le livre de prière du pasteur et le petit plateau où l'on voit briller l'or de deux anneaux.

Six chaises de même modèle, en bois sculpté et velours d'Utrecht, extrêmement simples, sont alignées en arrière du prie-Dieu, au bord d'un merveilleux tapis offert à la Reine par les dames de la noblesse et dont l'encadrement, brodé par elles, porte les armoiries de leurs maisons. Les sièges où le couple royal, la reine-mère et les invités princiers vont s'asseoir ont été exécutés tout exprès, en vue de la cérémonie d'aujourd'hui, sur des modèles du dix-septième siècle.

On a placé sur chacun de ces sièges, — comme sur tous les pupitres devant lesquels nous sommes assis, — une sorte de programme de la cérémonie. Sur ce programme sont imprimés la musique et les chants ou, tout à l'heure, selon le rite protestant, devra se mêler à toutes les voix la voix de la reine.

Onze heures et demie. C'est l'heure marquée pour le mariage civil qui s'accomplit en ce moment au palais, sous la présidence du ministre de la justice, agissant comme fonctionnaire de l'état-civil.

Voici la traduction de l'acte de mariage de la reine :

Aujourd'hui, le 7 de février 1901, nous, M. Pieter-Wilhelm-Adrianus Cort van der Linden, ministre de la justice, désigné par la loi du 14 janvier 1901, art. 2, comme fonctionnaire de l'état-civil, à fin de faire le contrat de mariage royal, nous nous sommes rendu au palais royal à La Haye, où sont comparus devant nous :

S. A. Henri-Wladimir-Albrecht-Ernest, duc de Mecklenbourg, prince de Wenden-Schwerin et Ratzeburg, comte de Schwerin, seigneur de Rostock et Stargard, etc., etc., ayant l'âge de vingt-quatre ans, né à Schwerin, ayant domicile à La Haye, fils majeur de feu S. A. R. Friedrich-Francis II, grand-duc de Mecklenbourg, prince de Wenden-Schwerin et Ratzeburg, comte de Schwerin, seigneur de Rostock et Stargard, etc., etc. et de S. A. R. son épouse, Marie-Caroline-Augusta, princesse de Schwarzbourg, ayant domicile à Schwerin ;

Et :

S. M. Wilhelmina-Helena-Paulina-Maria, par la grâce de Dieu reine des Pays-Bas, princesse d'Orange-Nassau, etc., etc., ayant l'âge de vingt ans, née et ayant domicile à La Haye, fille majeure de feu S. M. Wilhelmina-Alexandre-Paul-Frédéric-Lodovick, par la grâce de Dieu, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, etc., etc. et de S. M. son époux, Adolphe-Emma-Wilhelmina-Thérèse, princesse de Waldeck et Pyrmont ;

Qui nous ont demandé de conclure le mariage dont la publication a eu lieu le 27 de janvier et le 3 de février.

Les hauts comparants nous ont transmis leurs actes de naissance, les actes de décès de leurs pères, et le certificat du commissaire de la reine attestant que Son Altesse, le premier comparant, n'a pu remplir de service dans la milice nationale.

S. A. R. mère de S. A. le duc fiancé et S. M. mère de Sa Majesté fiancée, ici présentes, ont déclaré donner leur consentement royal au mariage royal.

Les hauts comparants, fiancé et fiancée, ayant déclaré accepter l'un et l'autre comme époux et promis d'observer fidèlement tous les devoirs que la loi exige des époux, nous déclarons, au nom de la loi, qu'ils sont unis par le mariage.

Fait en la présence de... etc.

Nous avons dressé cet acte qui a été sousigné, après lecture, par les hauts comparants, les parents princiers, et les témoins nommés dans cet acte.

La cérémonie du mariage civil a pris fin à midi.

L'intérieur de l'église présente à ce moment le plus éclatant aspect. Toutes les dames de la Cour, en toilettes de gala, occupent la rangée de sièges placée derrière la chaise de la Reine. Autour d'elles, occupant les stalles du rez-de-chaussée, sont les hauts dignitaires de l'administration, les représentants de l'armée, les membres du Parlement, portant le frac à collet et boutons d'or, et le corps diplomatique, auquel sont mêlés les délégations militaires allemandes, et dont les uniformes très brillants font sensation. On regarde beaucoup le corps diplomatique. Les représentants de la Grande-Bretagne et du Transvaal, assis

l'un près de l'autre, bavardent familièrement.

Mais voici qu'un mouvement se fait. Tout le monde s'est levé tandis que la Reine s'élève lentement le rideau qui masque l'entrée du salon royal. Un chœur de jeunes filles vêtues de blanc est groupé devant l'orgue et, soudain, l'unisson charmant de leurs jeunes voix éclate dans le grand silence.

C'est le cortège qui paraît.

Les invités princiers entrent les premiers. Les chambellans les conduisent aux sièges qui leur sont réservés, à droite et à gauche du couple royal.

La Reine-mère, en robe de satin mauve rehaussée d'admirable broderie blanche, entre au bras du grand-duc Paul de Mecklenbourg, frère du mari. Derrière elle s'avance la Reine au bras de son mari, puis la grande-duchesse de Mecklenbourg, mère du duc Henri, accompagnée par le grand-duc Vladimir. Tous se placent dans l'ordre où ils sont entrés à l'église ; la Reine à la droite de son mari, ayant auprès d'elle le grand-duc de Mecklenbourg et sa mère ; le duc Henri, ayant à sa gauche sa mère et le grand-duc Vladimir.

Le pasteur Van den Flier, debout derrière le prie-Dieu, étend la main et prononce une bénédiction que la Reine, visiblement émue, écoute en baissant la tête.

Elle porte une somptueuse toilette de satin blanc légèrement décolletée, au dessous d'un collier de diamants d'une extraordinaire beauté. Le long voile blanc, fixé au diadème, est rejeté en arrière. Elle a, pendant toute la cérémonie, le visage découvert. La main gauche est gantée ; la main droite, qui va recevoir l'anneau nuptial, est nue.

La bénédiction est achevée. Les « hauts époux », comme tous les assistants, prennent la feuille blanche qui était posée sur leur chaise et leurs voix accompagnent celles des chœurs.

C'est maintenant l'allocution, prononcée d'une voix vibrante par le pasteur, et qui précède la remise des anneaux.

Lentement, le duc a dégainé sa main droite, puis les deux époux s'avancent. La Reine, d'un geste joli et fier, a posé sa main nue dans celle de son mari. Et ils restent ainsi, la tête droite, regardant fixement le pasteur qui prononce les paroles décisives et l'on n'entend que deux réponses monosyllabiques, deux « ja » proférés par lui, d'abord, d'une voix grave, un peu brusque ; par elle ensuite, plus doucement, mais d'un ton très ferme aussi.

Les anneaux d'or sont alors échangés et les mariés s'agenouillent.

Un nouveau chœur, chanté par toute l'assistance, accompagne leur prière ; puis le pasteur remet au duc Henri une Bible que celui-ci reçoit en s'inclinant et le mariage est accompli. Un dernier chœur marque la fin de la cérémonie. Les époux se sont avancés vers le pasteur et lui serrent la main.

C'est fini. Le cortège royal se retire. Les mariés précédents, cette fois, le défilé, et lentement, dans une sorte de recueillement joyeux, la grande église se vide, tandis que du dehors nous arrive de nouveau, mêlée au grondement du canon, la rumeur éperdue des acclamations populaires.

... Il est maintenant quatre heures et de nouveau la foule, qui depuis la fin de la cérémonie n'a pas cessé d'emplir les rues du tapage affolant de ses chants et de ses cris, se précipite vers les avenues où sa reine aimée va passer encore.

Elle s'en va, la petite reine, et ils veulent la voir s'en aller. Ils veulent lui dire adieu. Et la voici qui paraît dans le joli landau rouge où nous l'avons vue se promener ces jours-ci, gaiement, de Ryswick à Scheveningue. Le duc porte, comme ce matin, la tenue de général-major. Il a l'air très satisfait. La Reine est en costume de voyage, et je me rappelle, en la voyant passer et répondre aux acclamations qui saluent ce départ, une vision charmante, déjà ancienne d'il y a trois ans : l'entrée de Wilhelmine dans Amsterdam pavoisée... Je la revois, les yeux brillants, les joues toutes roses, agitant son mouchoir et comme emportée elle-même dans cette grisaille de joie qui semblait avoir tourné douloureusement toutes les têtes.

S. M. Wilhelmine a conservé sa grâce gentille ; mais il n'y a plus rien d'enfant dans cette gentillesse-là, et en ce moment surtout elle m'apparaît toute différente de la petite souveraine novice d'il y a trois ans.

C'est que la Reine a compris que cette journée-ci, pour elle, plus grave encore que celle où la couronne fut posée sur ses cheveux blonds.

Elle ne songe même plus, j'en suis sûre, qu'elle est « la Reine ». Elle est une jeune fille de vingt ans tout simplement, et ça a peur, à la minute redoutable et charmante où toutes ont eu peur... Et il me semble, au moment où les voix de la rue saluent au passage, d'une dernière clameur, le grand landau plein de roses, qu'elle nous remercie d'un sourire autre et que nous ne lui connaissions pas.

Emile Berr.

PASSAGE DE SULTAN

Abdul Hamid a présidé pour la dernière fois, vendredi dernier, la cérémonie du selamlake. Dans son beau livre *Figures et choses qui passent* (1) M. Pierre Loti a montré, en une magnifique tableau, le sultan, aujourd'hui déchu, traversant la foule des croyants pour se rendre d'Yeldiz Kiosk à la mosquée impériale.

La fenêtre par laquelle il regarde est celle d'un des kiosques du palais d'Yeldiz, résidence habituelle de Sa Majesté le Sultan.

Et la fenêtre, il va sans dire, encadre un grand décor, très spécial, très unique, qui, des le premier aspect, fournit une précise indication de temps et de lieu.

C'est d'abord, dans un pourboisement de poussière, dans un flambement du soleil de juin, à midi, sous un ciel pâle de chaleur, une mosquée invraisemblablement blanche ; mais une mosquée élégante et ancienne, une mosquée donnant l'impression des raffinements d'un Islam moderne, quelque chose comme nos nouvelles églises gothiques ou des recherches d'architecture alliant à des procédés perfectionnés ; presque trop jolie, avec son haut portique couronné de tresses arabes, avec

les très fines découpures de ses fenêtres, la grâce de son minaret couvert d'ornements comme des retombées de stalactites et surmonté d'un étielant croissant d'or. Aux alentours immédiats, tout est neuf aussi, et arrangé, sablé, ratisé ; les arbres sont jeunes, les gazons peignés à la tendresse et mêlés de corbeilles de fleurs, avec des soins habituels aux résidences princières.

Derrière la blanche mosquée tout en dentelles, qui occupe le milieu du tableau, qui en est le sujet principal et capital, apparaissent vaguement les grandes merveilles d'autrefois. Dans des lointains — dont l'arrangement par plans superposés indique que l'on regarde de haut — s'étagent le Bosphore, la silhouette de Scutari d'Asie ; puis, cette chose incomparable qui est la pointe du Vieux-Sérai avancée sur les eaux de Marmara, avec les minarets, les coupoles et les cyprès de Stamboul ; tout cela à peine esquissé en grilles bleues, mangé de soleil au milieu des miroitements de la mer ; tout cela, juste reconnaissable sous un voile de poussière lumineuse et occupant très peu de place dans les fonds, derrière la belle mosquée du premier plan — comme, dans certains tableaux des Primitifs, ces maisons et ces palais qui se tassent, tout petits, sous les bras et contre les épaules des personnages du milieu... Mais c'est une telle merveille, cette pointe de Stamboul avec Sainte-Sophie et le Vieux-Sérai, que sa simple indication de présence suffit à évoquer, sous le décor moderne, le souvenir et le respect des passés magnifiques.

Les routes, les allées, les avenues en lacet qui avoisinent la mosquée impériale sont pleines de soldats en marche, qui se rapprochent au son des musiques militaires, et de plus en plus, ces troupes se condensent autour des blanches murailles ajourées du sanctuaire dans lequel on devine qu'une chose solennelle va se passer. On voit de tous côtés se croiser, zigzaguer comme dans les défilés sans fin des fêtes au théâtre ; drapeaux de la cavalerie, bannières noires brodées d'argent, fanions rouges des lanciers passent et repassent les uns devant les autres, dans le vague toujours plus soulevé de la poussière ; les grands cuivres clairs des musiques étincellent au soleil, et les hauts chevaux-chinois ornés de queues de cheval, des sonneries et des fanfares éclatent, l'air est rempli du son grave et si particulier des trompettes turques. Tous, en ce jour, les soldats, qui se massent suivant un plan connu, avec une régularité parfaite, et s'arrêtent soudain à leur poste de parade. Les plus rapprochés, ceux qui s'alignent en rangs serrés directement au-dessous de nous, contre les murs du kiosque, sont des Arnautes du nord de l'empire et des zouaves de la Tripolitaine en turban vert ; troupes superbes d'ailleurs de taille et d'attitude, d'ensemble et de beauté individuelle.

Maintenant, ils sont tous arrivés et ne bougent plus ; ils se recueillent, car l'heure sainte de midi approche, et bientôt va se passer dans la mosquée la cérémonie pour laquelle on les a rassemblés tous, le « selamlake », la grande prière du vendredi à laquelle assistera en personne Sa Majesté le Sultan.

Recueilli, on ne le paraît pas encore dans le salon où je suis ; des diplomates y causent avec des ambassadeurs, ou bien effleurent ensemble des questions politiques.

On ne l'est pas n n plus dans le salon voisin, qui est bondé de monde, de femmes surtout : touristes de différentes nationalités d'Europe, auxquels, sur la demande des ambassadeurs, le grand maître des cérémonies a bien voulu permettre de venir voir ces défilés du selamlake. Et un aide de camp, le très aimable Mehmed-Bey, aux longues manches flottantes du Tchekess, fait les honneurs du lieu, s'empresse à placer comme il convient les belles curieuses. — Sa Majesté, qui passera ici même, sous ces fenêtres, sera-t-elle à cheval, ou bien en voiture ? Question qui préoccupe beaucoup les spectateurs et à laquelle il est impossible de répondre. Le plus souvent, pour ce trajet de deux ou trois cents mètres entre le palais et la mosquée, le Sultan trouve plus simple de monter en voiture et de faire suivre, tenus en main, ses chevaux d'armes ; alors c'est un regret pour les yeux, car Sa Majesté a très grand air à cheval et d'ailleurs répond mieux ainsi à l'idée que nous nous faisons d'un Khalife, que passant en landau comme n'importe quel souverain d'Occident.

Cependant, l'heure s'avance ; l'escalier de marbre de la mosquée vient d'être recouvert en hâte du précieux tapis rouge sur lequel le Sultan posera les pieds, et, de chaque côté de la porte, se sont rangés d'étranges groupes asiatiques ; longues robes vertes, jaunes ou orangées, éclatantes sur le blanc neigeux des murs ; têtes brunes au regard sombre, coiffées de larges turbans : — prêtres délégués de la Mecque ou de Bagdad, des centred si lointains sur lesquelles le Khalife étend son religieux empire, ils apportent au milieu de l'Orient modernisé d'ici la note farouche et charmante des temps anciens...

Par l'avenue sablée, que les troupes bordent d'une double haie et maintiennent libre, commencent à arriver des dignitaires de toute sorte qui se rendent à la prière, des officiers surtout, des généraux, des maréchaux, tous les chefs de la vaillante armée turque ; — mais on les regarde peu, dans l'attente de voir bientôt passer le Sultan.

Voici, dans d'élégantes voitures fermées, les princesses de la famille impériale ; — mais un nuage de mousseline dissimule leurs costumes et leurs visages.

Le soleil flambe ; dans les salons clairs et blancs, sur la mosquée claire et blanche, dans les lointains troublés de miroitements et de poussière, rayonne une lumière puissante, et il semble que la chaleur soit allumée encore par la présence de ces milliers d'hommes en armes, qui se tiennent massés là, ne parlant pas et retenant leur souffle.

Un à un, continuent d'arriver à pied les grands personnages conviés au selamlake ; les princes impériaux, les aînés avec leurs aides de camp, les plus jeunes, enfants en costume militaire, avec leurs précepteurs. Un succès de charme, quand passe un petit être ravissant, chamarré de croix, qui marche svelte et noble sous son costume de marine, tournant vers les curieux sa jolie figure intelligente ; dans le salon des touristes, où on ne le connaît pas encore, quelques têtes de femmes, aux cheveux fleuris comme des jardins de mai, se penchent à la fenêtre pour le voir, et demandent : qui est-ce ? — C'est le petit prince Burhan-Eddine, le dernier des fils de Sa Majesté.

Bientôt midi. On regarde du côté du palais. On consulte les montres — montres

de voyageurs, jamais d'accord, réglées à toutes les différentes heures d'Europe. Dans les troupes, qui se rectifient et dressent la tête, court un frémissant annonciateur de l'approche souveraine. Les musiques, à grands éclats de cuivre, entonnent ensemble l'hymne impérial. Et là-haut, à la galerie aérienne du minaret blanc, sous le croissant d'or, le muezzin vient d'apparaître, tout petit dans le ciel et dans le soleil, — le muezzin qui va chanter la sainte prière...

Midi ! Soudain les musiques se taisent, s'arrêtent au milieu de leur phrase, comme frappées et muettes ; un silence se fait, l'attendu, subit, saisissant, comme sous l'oppression de quelque chose d'un peu terrible et les troupes se figent dans une immobilité haletante. Alors les trois cris : Allah ! Allah ! Allah ! sortent ensemble formidablement de cinq mille puissantes poitrines de soldats, ébranlant l'air inerte et chaud... Et, dans le silence qui retombe encore, après cette clameur immense, le souverain passe.

Il est en voiture, avant devant lui Osman Pacha, le héros illustre de Plewna ; il passe très vite, tandis que toutes les têtes s'inclinent.

Et de là-haut, du ciel de feu blanc, tombe le chant du muezzin, l'appel oriental, l'appel séculaire ; la voix merveilleuse, chère à toutes les voix, domine les bruits terrestres, couvre les commandements militaires et la vague rumeur de tant de milliers d'hommes ; elle est fraîche, facile et infinie, un peu étrange aussi, avec son timbre mélancolique de haubois. Ses fugues rapides et désolées s'envolent et s'abaissent, légères au-dessus des têtes humaines, jetant une mystique impression d'Islam, même aux étrangers incroyants assemblés là pour un spectacle...

Le Khalife, descendu de son landau, gravit l'escalier de marbre sur le tapis rouge. Les robes orientales et les sombres turbans, qui étaient échelonnés le long des marches, se prosternent jusqu'à terre. Les dernières notes de la voie céleste, devenues plaintives, se meurent là-haut — et c'est fini. Le Khalife est passé. On se reprend à respirer et à parler avec liberté, après le saisissement religieux, et les conversations recommencent, dans les groupes cosmopolites du kiosque, tandis que défilent, tenus en main, de beaux chevaux d'armes, blancs, harnachés d'or... L'instinct a été court, furtif ; mais c'est égal, on a senti encore, avec un frisson, au milieu de la mise en scène splendide, le frôlement d'un de ces êtres spectraux qui s'appellent empereurs ou rois, et en qui de grandes nations se personnifient.

Pierre Loti.

Gambetta et la navigation aérienne

Le 1^{er} janvier 1883, en recevant à son bureau comme il le faisait tous les ans les officiers de l'Etat-major du personnel de l'établissement de Chalais, le capitaine Charles Renard dit à ses visiteurs : « L'aéronautique militaire vient de faire une grande perte ; M. Gambetta est mort. »

Pendant vingt-cinq ans, ces réceptions intimes du jour de l'an se sont régulièrement renouvelées, et c'est la seule fois qu'on y prononce le nom d'un personnage politique. C'est que Gambetta avait joué, quelques années auparavant, un rôle considérable dans l'organisation du service de l'aéronautique militaire.

A la fin de l'année 1874, le ministère de la guerre avait créé une « Commission des communications par voies aériennes », dont la présidence fut confiée au colonel Laussedat, député, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers. La place de secrétaire de la nouvelle commission fut offerte au capitaine Ch. Renard, qui l'accepta avec empressement.

Arrivé à Paris, il comprit bien vite que pour le moment il ne devait parler ni de ballons dirigeables, ni à plus forte raison, d'appareils d'aviation, car il se serait fait passer pour un utopiste.

Au bout de quelques années, croyant avoir par ses travaux sur les ballons libres et captifs, donné la mesure de sa valeur, il se décida à parler de l'objet constant de ses préoccupations, et annonça au président de la commission qu'il était prêt à entreprendre l'étude d'un aérostat dirigeable, mais qu'il lui fallait dans ce but des crédits considérables pour lesquels une demande spéciale devait être adressée au Parlement par le ministère de la guerre.

Le colonel Laussedat était, plus que personne, administrateur de son subordonné, il avait même pour lui une affection paternelle dont j'ai été, à plusieurs reprises, le témoin ému ; mais il fut effrayé des projets du capitaine Charles Renard. Imbu des préjugés régnant alors dans le monde savant, il craignait probablement de compromettre sa réputation scientifique en faisant officiellement une demande de crédits pour des études dont le résultat était si problématique. Le capitaine Charles Renard en fut profondément découragé.

Les choses en étaient là quand, par une certaine nuit de 1878, deux voyageurs se trouvaient seuls dans un compartiment du rapide allant de Lyon à Paris. L'un d'eux était le capitaine d'infanterie Delahaye, alors collaborateur du capitaine Charles Renard à Chalais ; il revenait de Lyon où il était allé s'occuper d'étoffes de soie destinées à la confection des ballons militaires. L'autre voyageur était M. Henri Laurent, chef du rayon des solaires aux grands magasins du Louvre, qui dans quelques temps connaissait le capitaine Delahaye. Les deux voyageurs entrèrent en conversation et le capitaine Delahaye mit son interlocuteur au courant de la situation de Chalais et des craintes que le capitaine Renard et lui avaient de voir supprimer le service naissant de l'aéronautique militaire et d'être l'un et l'autre englobés au fond de la France ou l'autre de l'Algérie. « Nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas, ajouta-t-il, que si le Parlement nous accordait des crédits importants pour permettre à Renard de réaliser ses conceptions, dans lesquelles j'ai toute confiance. Mais le colonel Laussedat et le ministère de la guerre ne veulent d'aucun de ces deux projets. L'un d'eux a le chance que le Parlement en prenne l'initiative. D'ailleurs, l'un n'a l'autre nous ne connaissons personne dans la commission du budget. »

Un long silence suivit, que M. Henri Laurent interrompit en s'écriant brusquement : « J'ai trouvé la solution. » Il n'en dit pas davantage pour le moment. De retour à Paris, il alla trouver son frère, M. Arthur Laurent, aujourd'hui conseiller général du département de la Seine, qui avait en quelques relations, autrefois, avec Gambetta. Celui-ci était alors président de la Commission du budget et, sans avoir d'autre titre officiel, il jouissait d'une autorité que personne, depuis, n'a possédée au même degré. Si on parvenait à l'intéresser à la question, tout pourrait s'arranger. M. Henri Laurent voulut donc demander à son frère d'aller trouver Gambetta, de le mettre au courant de la situation et d'obtenir de lui une intervention efficace.

M. Arthur Laurent y consentit sans hésiter. Il connaissait, d'ailleurs, personnellement le capitaine Charles Renard, qui était venu récemment l'entretenir de la question ; il appréciait son intelligence, avait grande confiance dans sa valeur et était persuadé qu'en aidant cet officier pour suivre son œuvre, il rendrait un véritable service au pays. Il alla donc voir Gambetta, lui exposa la situation, et le capitaine Charles Renard prit la parole avec la lucidité, la conviction et la puissance de persuasion dont il avait le secret.

Gambetta l'écouta avec la plus grande attention, et quand il fut terminé, il lui demanda quelle somme lui serait nécessaire. « Deux cent mille francs pour commencer. » — Je ne suis pas assez compétent, répondit Gambetta, pour apprécier vos idées au point de vue technique, mais je sais que par vos études antérieures vous êtes suffisamment préparé à vous occuper d'un semblable problème, et après avoir vu que vous venez de me faire, j'ai la conviction que vous possédez de très sérieuses chances de réussite. La France est assez riche pour consacrer quelque argent à une expérience aussi importante ; vous aurez vos deux cent mille francs. » Puis, se tournant vers un buste de l'Alsace, s'écria-t-il avec émotion, quand nous aurons notre flotte aérienne !... La conversation prit fin sur cette parole.

Une fois sortis, les quatre amis se félicitèrent chaleureusement ; je crois même qu'ils s'embrassèrent en pleine rue. Et le capitaine Charles Renard attendit avec impatience que les paroles du tout-puissant président de la Commission du budget fussent transformées en allocation régulière de crédits.

Quelques temps après, à une réunion de la « Commission des communications par voies aériennes », le colonel Laussedat ouvrit la séance en disant : « J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : le Parlement vient d'allouer au ministère de la guerre pour notre Commission un crédit extraordinaire de deux cent mille francs. Je vous ai réunis pour arce-ter la répartition de ce crédit entre les différents services de la Commission. » Le colonel Laussedat proposa ensuite d'en attribuer une part importante à la télégraphie optique, une autre part aux pigeons-voyageurs, une autre aux travaux d'installation, une autre, après ce beau projet, il restait pour l'aéronautique militaire quelques dizaines de mille francs, c'est-à-dire de quoi vivre encore comme les années précédentes. Le capitaine Charles Renard n'hésita pas à formuler en séance des observations et à réclamer pour les aérostats la totalité du crédit extraordinaire, ajoutant qu'il croyait savoir que l'intention du Parlement était que ce montant fût affecté intégralement aux recherches sur la navigation aérienne. Le président le prit de très haut, invita le secrétaire de la Commission à se renfermer dans ses attributions, et lui déclara nettement que le Parlement avait alloué le crédit au ministère de la guerre pour la « Commission des communications par voies aériennes », et qu'il appartenait au ministre et à lui, président de la Commission, d'employer ces fonds comme il le jugerait convenable et au mieux des différents services dont il devait assurer le fonctionnement.

Le capitaine Renard était désespéré. Il se croyait arrivé au but, tout désiré et le voilà condamné à recommencer tous ses efforts. Il alla trouver M. Arthur Laurent, qui fut indigné et se chargea de remettre les choses en bonne voie. Il chercha immédiatement à voir Gambetta, et forçant toutes les consignes, pénétra jusqu'à lui pendant qu'il déjeunait tranquillement dans son bureau, au n° 12 de la Chaussée d'Antin. Sans interrompre son repas, le tribun écouta M. Laurent, qui lui exposa l'incident. « C'est comme cela que ça se passe, s'écria-t-il ; nous allons voir ! Je ne veux pas que l'on me tire au renard ! » Et, séance tenante, il rédigea une note nominatoire au ministère de la guerre pour l'indiquer à son intention aux intentions de la commission du budget et à fournir à celle-ci, dans une de ses prochaines séances, des explications verbales sur la question.

A cette séance, le colonel Laussedat fut, en effet, introduit comme représentant du ministère de la guerre. Il détendit sa manière de voir et ajouta que son subordonné, le capitaine Renard, était évidemment un officier fort intelligent, mais dont on ne pouvait admettre toutes les idées au point de vue scientifique ; que, d'ailleurs, il était très discipliné et qu'il mourrait dans la peau d'un Rosol. A ce moment, un membre de la commission du budget, M. Bethmont, qui mourut premier président de la Cour des comptes, prit la parole et dit au colonel, avec un calme qui contrastait avec l'animation de son interlocuteur : « Je suis très étonné de ce que vous nous dites. Nous avons, en effet, consulté le dossier du capitaine Renard et nous n'avons vu dans ses notes absolument rien qui justifie une semblable appréciation de votre part. » Les explications du colonel Laussedat ne satisfirent pas la commission du budget, et la première décision fut maintenue définitivement.

Pour en assurer l'exécution, Gambetta exigea, en outre, que le service de l'aéronautique militaire fût immédiatement séparé de la « Commission des communications par voies aériennes » et formé un corps distinct dont la direction serait confiée au capitaine Renard, qui devenait indépendant du colonel Laussedat.

Ces événements se passaient en 1878. Ils amenèrent, évidemment, une cessation de relations entre le colonel Laussedat et son ancien subordonné. Ils se reconstruisirent quelques années plus tard à Annonay, aux fêtes centennaires de Mongolfier, et à la fin de sa vie, le colonel Laussedat était très fier des succès de son ancien secrétaire.

Comme il arriva toujours en pareil cas, les deux cents premiers mille francs ne suffirent pas à réaliser un ballon dirigeable. Mais ils furent assez bien employés pour que Gambetta continuât à se débattre contre la mort de la question et de mettre entre les mains du chef de l'aéronautique militaire les moyens d'action indispensables.

Le 1^{er} janvier 1883, on touchait au but : les études étaient terminées, la construction de l'aérostat La France déjà commencée ; aussi était-ce avec la plus grande anxiété que le capitaine Renard avait attendu la mort de celui grâce auquel il avait pu, depuis quelques années, poursuivre l'œuvre de sa vie. Il y eut en effet, depuis ce temps, pour l'inventeur, bien des difficultés d'ordre administratif. Heureusement, dans cette même année, le ministère de la guerre, général Billot, avait su comprendre l'importance des recherches et avoir confiance dans la valeur du capitaine Renard.

C'est grâce à l'intervention personnelle du général que mon frère put, en 1884, arriver à exécuter le premier voyage en ballon dirigeable et à démontrer aux yeux de tous la possibilité du problème de la navigation aérienne. Bien souvent, au cours des années qui suivirent, se débattaient contre les mauvais vouloir ou l'indifférence de ceux qui tenaient en mains les cordons de la bourse de l'Etat, il se reportait aux années écoulées et disait avec regret : « Si Gambetta vivait encore ! »

Ceux qui se souviennent de cette époque déjà lointaine savent que la mort du tribun fut considérée par les uns comme une catastrophe, par d'autres comme une conséquence inévitable. Je crois pouvoir affirmer qu'en outre autres résultats elle eût certainement celui de retarder de quelques années les progrès

de la navigation aérienne et l'éclosion magnétique à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Il n'y a personne d'indispensable, et jusqu'ici la mort d'un grand personnage n'a jamais empêché la terre de tourner ; mais il est des hommes dont la disparition semble marquer un temps d'arrêt dans la marche ou avant de l'humanité.

Commandant Paul Renard.

PAGES RETROUVÉES

NOTES SUR SWINBURNE

Charles Swinburne qui vient de mourir était le plus grand poète de l'Angleterre contemporaine. Guy de Maupassant lui a consacré les pages brillantes qu'on reverra aujourd'hui avec intérêt.

J'ai rencontré autrefois ce poète dont la physionomie bizarre est des plus intéressantes, et même des plus inquiétantes, car il me fit l'effet d'une sorte d'Edgar Poe idéaliste et sensuel, avec une âme d'écrivain plus exaltée, plus dépravée, plus amoureuse de l'étrange et du monstrueux et j'ai gardé de mes quelques entretiens avec lui l'impression de l'être le plus extravagant artiste qui soit peut-être aujourd'hui sur le monde.

Artiste, il l'est en même temps à la manière ancienne et à la manière moderne. Lyrique, épique, épris du rythme, poète d'épopée, plein du souffle grec, il est aussi un des raffinés et des plus subtils, parmi les explorateurs de nuances et de sensations qui forment les écoles nouvelles.

Voici comment je l'ai connu. J'étais fort jeune, et passant l'été sur la plage d'Etelat. Un matin, vers dix heures, des marins arrivèrent en criant qu'un nageur se noyait sous la Porte d'amont. Ils prirent un bateau, et je les accompagnai. Le nageur, ignorant le terrible courant de marée qui passe sous cette arcade avait été entraîné, puis recueilli par une barque qui pêchait derrière cette porte, appelée communément la Petite Porte.

J'appris le soir même que le baigneur imprudent était un poète anglais, M. Algernon Charles Swinburne, descendu depuis quelques jours chez un autre Anglais, avec qui je causais quelquefois sur le galet. M. Powel, propriétaire d'un petit chalet qu'il avait baptisé « Chaumière Dolman »,

Ce M. Powel étonnait le pays par une vie extrêmement solitaire et bizarre aux yeux de bourgeois et de matelots peu accoutumés aux fantaisies et aux excentricités anglaises.

Il apportait que j'avais essayé, trop tard, de porter secours à son ami,

Reine Mère à Dante Gabriel Rossetti, et son volume des *Poèmes et Ballades* de Burne Jones, à cet artiste qui a maintenant la place d'honneur à Grosvenor Gallery. L'un des tableaux les plus fameux de Burne Jones est inspiré du *Laus Venetis* de Swinburne et porte ce titre. Dans le même volume, un autre poème est dédié à M. Whistler.

Comme Burne Jones, Rossetti, Ruskin, A.-C. Swinburne fut élève d'Oxford. Sa naissance, très aristocratique, contraste singulièrement avec les tendances républicaines, très avancées, de ses *Chants d'avant l'aube*.

Le grand-père du poète, sir John Swinburne, portait le titre de baronnet, appartenant à une famille qui, à travers la bonne et la mauvaise fortune, était restée fidèle à la dynastie des Stuarts.

Sir John vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans (il mourut en 1860), et durant sa longue vie, il fut l'ami de toutes les célébrités politiques et littéraires de France et d'Angleterre, réunissant le siècle à l'autre et se souvenant aussi bien de Mirabeau et de John Wilke que de Turner et de Mulready.

Le père du poète (le plus jeune des fils de sir John) avait une haute situation dans la marine royale : en 1836, il épousa lady Jane Henrietta, fille du comte Ashburnham, de sorte que Algernon Charles Swinburne est descendant de deux des plus vieilles familles aristocratiques.

Un siège au Parlement lui fut offert par la « Reform League ». Il refusa, préférant vouer sa vie à l'art et à la littérature.

Il passa six ans à Elton et ensuite quatre à Oxford.

Il a écrit environ trente volumes, prose et vers, et d'innombrables articles de revue.

Quand parurent les *Poèmes et Ballades*, le succès fut immédiat et vit chez les lettrés ; mais la critique se fâcha, la critique anglaise, étroite, haineuse dans sa pudeur de vieille méthodiste qui veut des jupes à la nudité des images et des vers, comme on en pourrait vouloir aux jambes de bois des chaises.

Le poète est souvent obscur et souvent magnifique ; il est plein du souffle antique, du souffle grec et en même temps inextricablement compliqué, à la manière toute moderne de MM. Verlaine et Mallarmé chez nous. J'ai parlé d'Edgar Poe, il en procède par cette étrange puissance qui semble tenir de la suggestion ; il est plus grand par le lyrisme, par la multiplicité des images qui s'enveloppent comme des oiseaux innombrables, de toutes les races, de toutes les tailles, de toutes les formes, de toutes les nuances, si multiples qu'on les distingue mal parfois et qu'on suit seulement dans l'espace ce grand nuage tournoyant plein de visions impures ; mais le conteur américain, très maître de son art, lui est extrêmement supérieur par un prodigieux don de clarté, d'ordre et de composition qui anime ses mystérieux sujets d'une incompréhensible force.

M. Swinburne est encore un érudit pour qui l'antiquité et les langues anciennes sont point de secrets, et il fait des vers latins admirables comme si l'âme de ce peuple était restée en lui. Lorsque l'apparition de ses *Poèmes et Ballades* en 1866 souleva, en Angleterre l'émotion pudibonde que j'ai dite, le poète répliqua dans un pamphlet d'où j'extrai le passage suivant :

« En réponse à certaines opinions insérées ou exprimées à propos de mon livre, je désire que l'on se souvienne de ceci seulement : le livre est dramatique, à mille faces, très divers ; et nulle énonciation de gâté ou de désespoir, de foi ou d'incrédulité ne peut être prise en assertion des sentiments ou des croyances personnelles de l'auteur.

« Vraiment, il me semble que je ne me suis trompé qu'en ceci : j'ai omis de faire précéder mon œuvre de cet avertissement d'un grand poète :

« J'en prévins les mères de familles, que j'écris n'est pas pour les petites filles. Dont on coupe le pain en tartines ; mes vers. Sont des vers de jeune homme... »

Depuis lors, Swinburne paraît avoir délaissé ce côté amoureu, passionnément charnel et passionné de son œuvre, pour se porter davantage vers des idées politiques et sociales, républicaines surtout.

Guy de Maupassant.

Poèmes et Ballades

UN INTERLUDE

Dans la plus verte croissance du mois de Mai, le chevreuil et les bois étaient humides, entre l'aube et le jour ; — les printemps que nous rencontrions était gai.

Il y avait quelque chose qui manquait à la saison, quoique les chemins et les bois sentissent bon ; — le souffle qui haletait entre vos lèvres, — le battement de l'herbe à vos pieds.

Vous vintes et le soleil vint après, — et le vert devint or au-dessus ; — et les nœuds brillèrent de rires — et la reine-des-près trembla d'amour.

Vos pieds dans les herbes épanouies — s'agitait comme le souffle d'un fauve vent ; — vous passâtes à mon côté comme avril passe, — le visage fait d'une rose.

Près du ruisseau où les tiges sont minces — votre pied brutalement arrêta entre les roseaux ; — peut-être pour contempler les tendres — feuilles légères dans la haie du printemps.

Sur les branches que le doux mois blanchit — avec la gelée des fleurs de Mai ; — peut-être un oiseau dans les branches, — peut-être une épine dans le chemin.

J'attendais, vous voyant vous arrêter — le pied retiré de la rose, — jusqu'à ce qu'un rayon doré comme le doigt — frappât entre les feuilles contre vous.

Et un oiseau sur votre tête chanta : « *Suivis* » — et un oiseau à droite chanta : « *Tei* » — et l'arc des feuilles était creux — et le langage de Mai était clair.

Je regardai où la main du soleil indiquait, — je savais ce que les notes de l'oiseau disaient ; — par l'aube et par la rose couronnée, — vous étiez reine ; — par l'or de votre tête.

Comme le reflet d'une flamme qui se meurt — vous donne le regret du soleil, — je me souviens, j'oublie et me souviens — de ce que l'Amour lui fait et défait.

Je me souviens comment nous partîmes, — des jours et de la manière dont nous nous étions rencontrés ; — vous espériez que nos deux cœurs fussent brisés, — et vous saviez que nous oublierions tous deux.

Et Mai avec son monde en fleurs — semblait toujours chuchoter et sourire, — comme

(4) P. V. Stock, éditeur.

vous aviez chuchoté et souri pendant une heure ; — je vous vis vous retourner à la barrière.

Une main d'une blancheur d'aubépine — vous avez agitée, soulevée, et vous êtes passées — la tête penchée sur votre sein — et pâle, que le ciel sembla, jusqu'au dernier moment.

Et le meilleur et le pire de ceci est — que ni l'un ni l'autre ne doit être le plus blâmé, — si vous avez oublié mes baisers, — si j'ai oublié votre nom.

RONDEL

En embrassant ses cheveux, j'étais assis à ses pieds, — en les tressant et les détressant, les liant et les trouvant doux, — en attachant ses mains, en couvrant ses yeux, — enfouissant comme des fleurs enfouies et rêvées comme des ciels, — avec ses propres tresses je l'enchaînai et la trouvai belle, bruneuse, — embrassant ses cheveux.

Le sommeil ne m'était pas plus doux que son visage, — le sommeil des froides fleurs de mer sous la mer froide ; — quelle peine pouvait se glisser entre mon visage et le sien ? — Quelle nouvelle douce chose l'amour pourrait-il goûter de pire ? — A moins, peut-être, que la pure mort m'eût embrassé là, — embrassant ses cheveux.

L'AMOUR EN MER

Nous sommes dans le pays de l'amour aujourd'hui ; — ou irons-nous ? — Amour, marchons-nous ou nous assierons-nous, — naviguerons-nous à la voile ou à la rame ? — Il y a bien des vents et des routes, — mais il n'y a de Mai que Mai ; — nous sommes dans le pays de l'amour aujourd'hui ; — ou irons-nous ?

Nez vent de terre est le souffle — des douleurs balaies par la mort — et des joies qui furent ; — notre route est la route de l'âme, — notre route est là où Dieu sait — et l'amour sait où. — Nous sommes dans les mains de l'amour aujourd'hui.

Nos matelots sont des Amours ailés, — nos mâts sont des bœufs de colombe, — notre pont est d'or fin ; — nos cordes sont les cheveux des hommes morts, — nos provisions sont de beaux traits d'amour — et nombreuses. — Nous sommes dans le pays de l'amour aujourd'hui.

Ôu aborderons-nous, douce ? — Aux champs fous par d'étranges hommes — ou aux champs proches notre demeure ? — Ou là où les fleurs de feu fleurissent, — ou là où sont les fleurs de neige, — ou les fleurs d'écume ? — Nous sommes dans les mains de l'amour aujourd'hui.

Débarque-moi, dit-elle, là où l'amour — n'a qu'un trait, qu'une colombe, — qu'un cœur, qu'une main. — Un tel voyage, ma chère, — n'est que là où aucun homme ne peut aborder, — il n'est point de terre vierge. (Imité de Théophile Gautier.)

DEVANT LE MIROIR

(Vers écrits sous un tableau)

Déjà à J.-P. Whistler. Une blanche rose dans un jardin de roses rouges, — n'est pas si blanche ; — des fleurs qui furent ; — n'est que là où aucun homme ne peut aborder, — il n'est point de terre vierge. (Imité de Théophile Gautier.)

Derrière la voile, défendus, — cachés à la vue, — Amour, il y a-t-il de la douleur cachée, — y a-t-il du délice ? — Est-ce la joie, ta dot ou ta douleur, — blanche rose aux feuilles lasses, — rose tardive dont la vie est brève, dont les amours sont légères ?

EN SOUVENIR

DE WALTER SAVAGE LANDOR

De nouveau à la ville des fleurs, côté à côté, — les moins brillants apportent, — nouveau-nés, l'époux et l'épouse nouvelle, — la liberté et le printemps.

La douce terre rit d'une mer à l'autre mer, — gorgée de soleil ; — toutes choses lui reviennent, — étant libres ; — toutes choses sauf une.

Et bien des champs de blé tendre — les fleurs qui étaient mortes — vivent et les vieux soleils revivent ; mais non — cette tête plus sainte.

Errant près de ce désert blanc de la mer, — bien au nord, tendant — qu'un visage et se tournera jamais vers moi — comme une fois cette année ;

Ne sourira jamais ni ne se tournera et se reposera — sur le mien comme là-bas, — ni une main très sacrée ne se posera — sur mes cheveux.

Je vins, comme un dont les pensées à moitié s'attardent, — à moitié devantant ; — la plus jeune vers le plus vieux chanteur — que porta l'Angleterre.

Je trouvais celui que je ne trouvais plus — jusqu'à ce que toute douleur finisse, — bien au nord, tendant — qu'un visage et se tournera jamais vers moi — comme une fois cette année ;

Mais toi, si quelque chose dure, — s'il y a de l'espoir, — esprit que la vie de l'homme laisse pur, — que la mort de l'homme libère,

Non avec le dédain des jours qui furent, — regarde maintenant vers la terre. — Que des songes ravivent tes cheveux vénérables, — ton front impérial !

Reviens dans le sommeil, car dans la vie — où tu n'es plus — nous ne trouvons personne comme toi. Le temps et la lutte — et le tout du monde.

Il t'embrasse plus ; mais l'affection du nus et le cœur respectueux — peuvent t'émouvoir, royale et délivrée, — Ame que tu es.

Et toi, sa Florence dans ta foi — reçois et garde, — garde en sûreté sa poussière prophétique — son sommeil sacré.

Ainsi tous les amants, venus de loin, — rejoignent à ton nom — comme une étoile du matin à une étoile du soir — sa renommée impeccable.

A. C. Swinburne.

LE POÈTE DES "GRANDS CŒURS"

Tout écrivain, si abondant et si varié que soit son œuvre, est pour le public l'auteur d'un poème ou d'un livre privilégié : la renommée résume ainsi l'admiration générale. François Coppée : l'auteur du *Petit Epicure*, Sully Prudhomme : l'auteur du *Vaso Brind...* Pareillement, M. Stéphane Liégeois est le poète des *Grands Cœurs*.

D'ailleurs, ce titre du plus célèbre de ses ouvrages caractérise à merveille tous ses écrits, lesquels composent une sorte d'hymne héroïque et lyrique à la louange de l'idéal.

Cependant, il ne faudrait pas que les *Grands Cœurs* fissent oublier le reste d'une œuvre très diverse dans sa belle harmonie. Cette œuvre comprend aujourd'hui quatorze volumes et qui manifestent M. Stéphane Liégeois, en même temps que comme poète, comme juriste, orateur, voyageur et philosophe.

M. Stéphane Liégeois est né à Dijon. Il a fait ses études au lycée de sa ville natale, dont il a été l'un des grands lauréats. Puis il fit son droit et, au concours du doctorat, remporta la médaille d'or pour une monographie des plus intéressantes et des plus neuves, intitulée *De la maxime « le partage est déclaratif de propriété »*.

Le jeune et brillant docteur en droit devint un avocat très persuasif. Mais bientôt

ses succès de barreau le signalèrent au gouvernement impérial, qui lui ouvrit les portes de la carrière administrative. En 1856, M. Stéphane Liégeois était nommé conseiller de préfecture de la Drôme. Il devint ensuite sous-préfet de Briey (Moselle), de Parthenay (Deux-Sèvres) et de Carpentras (Vaucluse). Un bel avenir l'attendait dans la simple continuation de ce *cursus honorum*. Mais le poète et l'orateur désirèrent une activité plus libre, une inspiration plus vaste, une tribune retentissante.

M. Stéphane Liégeois donna sa démission de sous-préfet et résolut d'entrer dans la politique.

En l'honneur de l'empereur Napoléon III, il composa un beau poème, les *Abeilles d'or*. Et puis il annonça le projet de briguer la députation de la Moselle. Il fut désigné comme candidat officiel dans la circonscription de Briey-Thionville, où, malgré la valeur de ses concurrents, le baron de Gargan et le comte d'Hunolstein, il fut élu. Il fut réélu deux ans plus tard, en 1869, à l'unanimité de 27,000 suffrages. Il s'inscrivit au groupe des 116 et appartint au Tiers parti libéral, dont il fut un des membres les plus distingués, les plus éloquents.

M. Stéphane Liégeois a, dans un volume intitulé *Trois ans à la Chambre*, rassemblé ses travaux législatifs, les discours qu'il a prononcés à la tribune. Indiquons les traits principaux de sa politique. Il fut partisan du suffrage universel ; il considéra que le « maintien du bulletin de vote » était « la nécessité ultérieure du fusil de chasse et du revolver ». S'il se trompa sur ce point, du moins partageait-il l'illusion commune, et une illusion qui était généreuse. L'état des esprits n'était pas encore à cette époque ce qu'il est devenu. M. Stéphane Liégeois n'apercevait d'inconvénients au suffrage universel que pour « quelques grandes cités atteintes de radicalisme » ; les choses se sont tristement modifiées depuis lors !

M. Stéphane Liégeois soutint les projets de réorganisation de l'armée qui occupèrent si noblement les pensées de l'Empereur et de son collaborateur, le maréchal Niel. Tandis que les partis d'opposition ne rêvaient que d'entraver cette initiative indispensable et voulaient, selon le terrible mot de M. Thiers, empêcher l'Empereur de faire une guerre heureuse, le député de Thionville dénonçait le péril d'outre-Rhin... « Vers ces parages, disait-il, où la France finit, où commence l'Allemagne, si grande que soit la bonne volonté de fermer l'oreille aux bruits qui traversent le grand fleuve, force est parfois d'entendre, sans même écouter ; et qu'entend-on ? des exaltés, dans l'enivrement prolongé des victoires insoupçonnées, ne point craindre de disputer froidement la possibilité d'une annexion de la Lorraine ou de l'Alsace à la patrie allemande ; des gazettes de Berlin demandent, avec une gravité comique, qu'en compensation de l'évacuation, si douloureuse pour eux, de la citadelle de Luxembourg, les fortifications de Thionville, de Metz, de Longwy soient démantelées ; des soudards, le poing sur la hanche, se donnent rendez-vous sous les murs de Paris et promettent à leurs chevaux de les faire désaltérer dans les eaux de la Seine... »

Ces paroles indignées et qui, hélas ! présentaient comme un insupportable paradoxe la triste réalité prochaine, n'ont pas éclairé les esprits de cette opposition antipatriotique que les circonstances firent antirépublicaine.

Le 14 juillet 1870, toujours soucieux de la grandeur et du beau renom de la France, M. Stéphane Liégeois fit voter à la Chambre un crédit de cent mille francs pour l'expédition polaire que le capitaine Lambert se proposait d'entreprendre... Et puis la guerre éclata. Le capitaine Lambert n'alla point au pôle : il s'engagea et mourut.

Après la guerre et le « crime du 4 Septembre », M. Stéphane Liégeois abandonna la politique. Elle l'avait trop amèrement déçu. En outre, sa fidélité au régime qui venait de s'effondrer dans une terrible catastrophe lui conseillait la retraite. Il se consacra aux belles-lettres et à cette poésie par l'action : le Bien.

On sait qu'il est le dévoué président de cette Société nationale d'Encouragement au bien, dont il ne se contente pas de présider les séances, mais qu'il anime tout entière de son zèle généreux et dont il est l'âme vivante. D'ailleurs, il l'aide encore de toutes ses forces d'écrivain : ses poèmes sont un perpétuel et mélodieux encouragement au bien.

Comme poète, M. Stéphane Liégeois préluait en 1865, Florence était alors la sixième centenaire de la naissance de Dante Alighieri. M. Stéphane Liégeois composa, pour la circonstance, une grande ode intitulée *A l'ombre de Dante Alighieri*, que couronna justement l'Académie des Jeux Floraux. Cette Académie, au cours de tout le dix-neuvième siècle, a donné les prémices de la gloire à nos plus grands poètes romantiques, décerna toutes ses récompenses à M. Stéphane Liégeois : deux amaranthes, deux violettes et trois soucis. En conséquence, il fut nommé maître-ès-jeux floraux, avec droit d'assister à toutes les séances publiques et particulières.

Depuis lors et après *Le Verger d'Isaure*, que de beaux recueils de poèmes : *Les Grands Cœurs*, *Rêves et Combats*, *Les Saisons et les Mois*, *Aimer*, *Brins de laurier* !

Il n'en faudrait pas tant pour consacrer un poète.

M. Stéphane Liégeois n'appartient à aucune école poétique. Il a, une fois pour toutes, adopté la forme métrique traditionnelle en notre pays, la forme régulière, mesurée et rythmée, qui a été celle de nos grands classiques et que les romantiques ont assoupie sans la dénaturer.

Ensuite, tandis que M. Stéphane Liégeois travaillait, les écoles poétiques se sont multipliées. Elles ont fait, quelquefois, un peu plus de bruit que de besogne. Elles ont aussi fait de la besogne et, souvent, avec un talent délicieux. Des théoriciens ingénieux ont inventé le vers libre, qui a servi à beaucoup de versificateurs à perpétuer des œuvres absurdes, mais qui a aussi été l'instrument sur lequel de délicats novateurs ont chanté une nouvelle et ravissante chanson de l'âme et de la nature.

M. Stéphane Liégeois a paru ignorer toutes ces innovations périlleuses. Il est resté très dignement fidèle à cette idée de la poésie que sa jeunesse avait aimée ; et il a continué de la servir avec autant de goût que de talent. On ne saurait trop le féliciter de l'énergie hautaine avec laquelle il néglige les caprices de la mode. Il concevait son idéal sous un aspect d'é-

ternité qu'eussent offensés les changements de l'esthétique.

Deux sentiments peuvent être considérés comme les sources les plus fécondes de sa poésie, le sentiment patriotique et le sentiment de la noblesse morale. Son art est dédaigneux des réalités vulgaires ; il est dédaigneux des idéologies basses et répugnantes qui ont, en ces dernières années, risqué de corrompre notre pensée nationale. La muse de M. Stéphane Liégeois ne s'abaisse jamais. Et même, elle n'est pas volontiers familière. Son lyrisme est celui de l'ode beaucoup plus que de l'épique ou de l'idylle. Un tel poète, Platon ne l'aurait pas chassé de sa république ; un tel poète ne risque pas d'amollir les caractères ni de pervertir les imaginations. Il se réclame de Tyrte et de Pindare, non d'Anacréon.

Qu'on lise son dernier recueil, *Brins de laurier* : les plus magnifiques poèmes qu'on y trouve sont adressés aux Dames françaises de la Croix-Rouge, à Carobert, à l'Armée, aux sauveteurs médaillés, à la Bourgogne, à Ferdinand de Lesseps envisagé comme grand Français, etc... On bien, ils célèbrent la jeune et gracieuse reine Hélène d'Italie qui, en 1903, vint faire visite à la France.

Les volumes de prose qu'il a publiés M. Stéphane Liégeois sont, en dehors de ses discours et de ses essais politiques, des souvenirs de voyage : une *Visite aux monts maudits*, *Vingt journées au pays de Luchon*, *A travers l'Engadine, la Valtelline, le Tyrol du Sud et les lacs de l'Italie supérieure*, *la Côte d'Azur*. L'auteur de ces livres charmants ne se prend pas et ne se donne pas pour un explorateur. Il sait que maints touristes ont parcouru ces pittoresques pays où il s'est promené. Mais, qu'importe ? La nature n'est pas ceci ou cela : elle est une magnifique réserve d'émotions diverses pour les esprits les plus divers. M. Stéphane Liégeois a décrit ces régions de montagne, de lumière et d'art avec un art prestigieux. Attentif aux couleurs et aux lignes des paysages, il en a rendu la physionomie, il en a défini l'âme latente, il en a reproduit le charme et l'agrément. Sa peinture est simple autant que fine, et fine autant qu'émouvante.

Et puis, ce qu'il allait chercher sur les montagnes hautes, au risque des dangers dont il ne s'est parfois tiré que par miracle, c'était, plus qu'un paysage admirable, c'était la grande ambition, la quête sublime qui a été l'objet de toute sa vie : l'idéal. Notre existence quotidienne se passe tout près d'un sol médiocre ; le poète aime les cimes élevées qui présentent de très haut, de très loin, le panorama de la vie prosaïque ; le poète a besoin du grand air des sommets où ne monte pas la chétive pensée des hommes de la plaine. Il est pareil à l'aigle ; il est farouche, puissant et il aime les larges envolées en plein vent.

Et ainsi, M. Stéphane Liégeois, s'il a été le voyageur de l'Engadine, de la Valteline et du Tyrol, mérite le nom d'explorateur aussi ; car il est le hardi explorateur de ce pays qui ne figure pas sur les cartes, l'idéal.

André Lenormand.

A Travers les Revues

Les Japonais à présent

La grande guerre qu'a menée le Japon devait modifier le caractère national de ce peuple qui avait jusqu'à présent été un peuple qui connaissait désormais sa force. Le capitaine V... étudia, dans la *Revue de Paris*, cette transformation.

On reprochait au Japon, précédemment, sa haine des Européens et son orgueil. Depuis la guerre, ces « défauts » — mais je ne suis pas sûr que je veuille appeler cela des défauts — ont diminué.

L'horreur de l'étranger disparaît. On lit dans la *Japan Times* :

Il y eut une époque où nous voyions avec dégoût les hommes et les femmes de l'Europe se promener en se donnant le bras ou se serrer la main. Le baiser nous paraissait immoral et répugnant.

Ainsi, ce qui, de nos vieux pays occidentaux, les dégoûtait le plus, c'étaient nos gentilles. Mais ils ont sans doute appris à nous connaître, et ils savent, maintenant, qu'il y a chez nous bien autre chose que la grâce, certes, et les marques de la politesse ou de la tendresse !

... Entrer dans une maison avec des souliers aux pieds était pour nous la preuve évidente de l'infériorité des Barbares de l'Ouest. Combien d'autres choses ont changé autrefois notre conception de la décence et de la politesse ! Il n'en est plus ainsi maintenant, et nous adoptons nous-mêmes, à tort ou à raison, ces mêmes manières. C'est la meilleure preuve que le sentiment antirépublicain est mort au Japon.

Le *Japan Times*, on le voit, raisonne vite.

Le capitaine V... note que, longtemps, l'Europe affecta de mépriser profondément les nations orientales. Et il paraît que certains Européens ne sont pas encore revenus de cette prévention. Cependant les Japonais imposent à présent le respect ; et, comme ils ne sentent plus qu'on les méprise, ils n'ont plus les raisons de haine qui les avaient autrefois.

Après la guerre de Chine, ce n'était pas du tout cela ; ce fut la période la plus violente et la moins accueillante. Les troupes victorieuses étaient insupportables. On redoutait de rencontrer, à pied, dans les rues, un groupe de soldats. Aujourd'hui, les militaires japonais sont parfaits. Et ils ne boivent pas d'alcool.

Cette différence d'attitude, le capitaine V... l'explique par les mauvais ou les bons procédés de l'Europe. En 1895, le Japon soumit que l'Europe se coalisât et faisait mine de lui ravir ses victoires ; tandis qu'en 1905 l'Europe fut « amicale et admirative ».

De leur côté, les Japonais, qui se sentent plus forts et qui ont fait leurs preuves, sont moins vantards et moins impertinents.

Plus que jamais, on obéit au peuple de Jeyasi. « Après la victoire, raffermir les brides de son casque ». Ces soldats, chez qui toutes les nations cherchent maintenant des enseignements, se remettent modestement à l'école et des officiers sont envoyés de tous côtés en mission. Tel capitaine qui a conduit sa compagnie dans cinq ou six grandes batailles et fait la guerre pendant des mois, est actuellement dans un régiment de France où il s'efforce de saisir le moindre point par où nous pourrions encore être supérieurs. Les envois d'étudiants à l'étranger ne se ralentissent pas. « En matières de sciences

pures ou appliquées, nous sommes encore très en retard », disent les journaux : et l'on décide d'envoyer cinquante étudiants à l'étranger chaque année, aux frais du gouvernement : 350,000 yen ont été ainsi dépensés en 1906. Le nombre des jeunes gens qui vont en Europe ou en Amérique à leurs frais est beaucoup plus considérable.

Après le succès militaire, le Japon s'occupe de son développement commercial. Il multiplie ses écoles. Aujourd'hui, 95 pour 100 des enfants vont à l'école primaire. On travaille présentement à augmenter le nombre des écoles supérieures.

Ceci est admirable :

Dans les écoles, une importance de plus en plus grande est donnée aux exercices physiques. Un haut personnage a dit, il y a quelques années, que la première chose à faire pour le Japon est de transformer sa race pour la rendre forte. On s'est mis résolument à l'œuvre ; et, à dix ans d'intervalle, l'on a constaté la différence. On rencontre maintenant, en bien plus grand nombre qu'autrefois, des jeunes gens non seulement vigoureux, mais de grande taille ; si le progrès continuait dans les mêmes proportions, dans trente ans les « petits Japonais » seraient une chose du passé.

Ils se font grandir !... Ah ! ce ne sont pas des sceptiques, ces Japonais. Écriture, morale, et gymnastique suédoise se partagent les écoles primaires. On organise des excursions. Guéthère, la gibecière en bandoulière, une classe entière s'en va, conduite par son professeur, marche, couche dans la forêt ou chez les paysans. Et des leçons de choses, tout le long du chemin : souvenirs d'histoire, monuments, temples vénérés, tout cela, cinquante kilomètres à la ronde. Et, à l'école même, le foot-ball, la paume, le cricket, le tennis ; des défis, des matches...

En 1906, un championnat de paume dut être disputé entre les institutions Waseda et Keiojijiku, deux grandes universités libres. Des matches préliminaires furent joués deux dimanches de suite. Chacune des deux équipes remporta successivement la victoire. La partie devait être décisive.

Telle fut l'excitation des « Keio » et des « Waseda », telle l'effervescence, qu'on eut peur... et que le match final n'eut pas lieu. On craignait une bataille. Ils se réunissent par la culture physique, contre les périls du surmenage intellectuel. M. Yono Noguchi écrit :

Le poids de la culture moderne est trop lourd pour les enfants d'aujourd'hui. Les trébouhons et tombos sous le poids. Notre production intensive de savants n'est pas un succès et l'on commence à s'apercevoir que la science n'est pas tout. Il nous faut alléger ce fardeau et nous efforcer d'atteindre un air plus frais et plus réconfortant.

Une des difficultés de l'enseignement primaire, au Japon, résulte de l'écriture. Aussi un groupement que préside le comte Hayashi, ministre des affaires étrangères, s'efforce-t-il de substituer aux caractères chinois l'alphabet européen. Mais, d'autre part, on résiste là contre. Une société s'est formée, qui se propose « d'assurer la conservation de l'esprit japonais basé sur nos préceptes historiques et moraux », d'exposer les principes de notre langage et les relations intimes qui existent entre eux, la constitution du pays et la race ». Le baron Kaneko a déclaré que, « maintenant qu'en Europe même on donne de grands encouragements à l'étude du chinois, ce n'est pas le moment d'abandonner les caractères pour les remplacer par l'alphabet ».

Je crois que le baron Kaneko se fait des illusions... N'importe, c'est un bon réactionnaire et qui ne s'entendrait pas avec notre citoyen Ferdinand Brunot.

Félicitons le baron Kaneko.

Le progrès de l'instruction a pu pour l'un de ses premiers résultats, au Japon comme ailleurs, le développement de ce fameux « prolétariat intellectuel » qui, sans doute, la comme ailleurs, n'est pas si intellectuel que ça. Mais on voit, au Japon, de vieux étudiants diplômés qui vendent des gâteaux dans les rues ; on ne dit pas si leurs gâteaux sont bons ; ou bien ils distribuent des prospectus. Ou bien, ils s'établissent tireurs de pousse-pousse. Enfin, ils se rendent utiles comme ils peuvent, moins bien, peut-être, que s'ils n'avaient pas de diplômes, mais mieux probablement que s'ils n'avaient pas renoncé à leurs projets « intellectuels ». On tâche, à présent, de faire oublier cette jeunesse éclairée vers les écoles industrielles ; on les encourage de l'université. C'est la sagesse.

Progrès de l'instruction des femmes. On rencontre, à Tokio, des quantités de petites jeunes filles vêtues d'une « jupe-tablier » serrée à la ceinture sur le kimono. Elles ont leurs cahiers sous le bras. Elles vont à l'école. En 1898, il y avait, dans les écoles secondaires ou supérieures, 19,176 écolières ; il y en eut en 1903, 100,000, et en 1906, 130,000.

L'université des femmes a conquis sa place au soleil et son succès a été consacré par une longue visite de hauts personnages : les filles de l'Empereur elles-mêmes assistèrent en grand appareil à une fête donnée par les élèves. Au printemps de 1907, 4,000 étudiantes arrivèrent à Tokio pour entrer dans les diverses écoles ;

LE LIVRE DU JOUR

Chronique de la monarchie de juillet

Le deuxième volume de la *Chronique* de la duchesse de Dino, va paraître à la librairie Plon. Voici quelques passages de ces souvenirs si vivants et d'un si haut intérêt historique.

Paris, 28 janvier 1836. — Nous dînions hier chez le maréchal Maison; dîner curieux sous mille rapports, mais particulièrement sous celui des histoires que racontait la Maréchale; on voyait une qui m'a fait rire longtemps après que j'étais sortie. On parlait des bals nombreux et de la difficulté de savoir exactement le nombre des personnes qui s'y rendaient effectivement; à cela, la Maréchale se mit à dire à haute et aigre voix: « J'ai un moyen parfait que j'ai toujours employé avec succès dans tous les bals que j'ai donnés: je place ma femme de chambre derrière la porte, avec un sac de haricots près d'elle, et je lui dis: « Mariette, à chaque personne qui entrera, vous prendrez un haricot du grand sac, et vous le jetterez dans votre ridicule. » Alors le compte est exact, et c'est la bonne manière. » Le fou rire m'a si bien prise, que j'ai pensé étouffer. Il en est arrivé autant de Mme de Lieven, de Werther, de Löwenhielm, qui étaient là.

Paris, 1^{er} février 1836. — Si j'étais dans mon cher Rochecotte, comme l'année dernière, je croirais, le 1^{er} février entrer dans le printemps, au lieu qu'ici il n'en est rien! Depuis quelque temps, je reprends mes déceptions pour Paris, non pas que l'on y soit mal pour moi, au contraire, mais parce que la vie y est trop fatigante, l'air trop aigre, les intérêts trop divers et trop multipliés, sans être assez puissants; aucun loisir, des sollicitudes infinies, avec un vide sensible.

A Londres, j'étais dans un monde grand et simple; j'y avais du succès et du repos tout à la fois. M. de Talleyrand y jouissait d'une bonne santé, il y faisait de grandes affaires. Les agitations que j'y ai éprouvées valaient au moins leur enjeu; j'avais le temps de m'occuper, de lire, de travailler, d'écrire, de réfléchir; je n'étais pas bousculée par tous les désastres. L'impôt des visites ne se prélevait à Londres que sur une voiture vide et sur des cartes; enfin, je prenais plaisir à vivre... Voilà pourquoi il me prends de profonds et mélancoliques regrets, après ces années qui ne reviennent plus; ou bien pour ce doux et tranquille Rochecotte, cet horizon si vaste, ce ciel si pur, cette maison si propre, ces voisins simples et bienveillants, mes ouvriers, mes fleurs, mon gros chien, ma petite vache, la chevrete, le bon Abbé, le modeste Vestier, le petit bois où nous allions ramasser des pommes de pin; pour celui où je vaux mieux qu'ailleurs, parce que j'ai le temps d'y faire d'utiles retours sur moi-même, d'y éclaircir ma pensée, d'y pratiquer la simplicité du cœur et de l'esprit, à cette belle, forte et gracieuse nature qui m'abrite, me rafraîchit et me repose... Mais trêve de gémissements sur moi-même, inutiles et malsades!

Paris, 10 février 1836. — Les juges et les auditeurs du procès Fieschi prennent un intérêt singulier pour cet homme. C'est un caractère qui n'a jamais eu son semblable; il a beaucoup d'esprit, et dans l'art stratégique, du génie, une mémoire, un sang-froid, une précision que son horrible situation n'obscurcit jamais; ses passions, surtout celle pour les femmes, sont vives. Celle qui l'a conservé pour cette Nina Lassave est remarquable: il lui écrit sans cesse, et ayant su qu'elle ne lui avait pas été fidèle, il lui a reproché de ne pas avoir attendu quelques jours pour lui épargner cette dernière douleur, quand son exécution allait la rendre libre, et tout cela a été écrit de la façon la plus touchante. Ce qui l'est beaucoup, aussi, c'est que M. Ladvocat, envoyant assez d'argent à Fieschi pour qu'il puisse se donner quelques douceurs dans la prison, il n'en dépense rien et le fait remettre à cette Nina. Celle-ci lui a écrit, pour le remercier, à peu près en ces termes: « Je te remercie de te priver de tout pour moi; avec ce que tu m'as envoyé, je me suis achetée des effets un peu propres pour te faire honneur devant Messieurs les juges; mais comme bientôt tu ne pourras plus rien m'envoyer, je vais économiser, et me voilà à la tête de quarante francs. »

Cette phrase sur l'économie est abominable. Du reste, elle a écrit à Fieschi pour l'assurer qu'elle lui est restée fidèle, ce qui n'est pas vrai. Tout le monde semble être beaucoup plus occupé de ces incidents amoureux que du crime même de Fieschi. Quel singulier temps! La correspondance de Fieschi passant par les mains de M. Decazes, il en amuse la Chambre des Pairs; mais ce qui est vraiment étonnant, c'est la vogue que toute cette histoire a donnée à Mlle Nina, habitante naguère de la Salpêtrière. On assure qu'il lui a été fait des propositions d'argent par de beaux messieurs; ce qui est certain, c'est qu'on entend détailler ses beautés et ses imperfections d'une manière souvent étrange; mais ce qui est positif, c'est qu'elle est borgne.

Si Fieschi est amoureux, il se montre aussi religieux: l'aumônier de la Chambre des Pairs ayant demandé aux pensionnaires s'ils ne désiraient pas entendre la messe, Fieschi a dit, seul, que oui, qu'il le désirait beaucoup, qu'il n'était ni païen, ni athée; qu'à la vérité, il n'était pas fort en théologie, mais qu'il avait lu Plutarque et Cicéron, et qu'il croyait fermement à l'immortalité de l'âme; que l'âme, n'était pas divisible, ne pouvait être matérielle; qu'enfin, il était tout spiritualiste: il avait l'aumônier de venir le revoir et de ne pas le quitter quand une fois sa sentence serait prononcée. Et, après de tels contrastes, est-il encore permis de porter un jugement absolu sur les hommes!

Paris, 4 mars 1836. — M. Mignet racontait hier, chez M. de Talleyrand, que Marchand, l'ancien valet de chambre de l'Empereur, allait publier des commentaires sur les *Commentaires* de César, que Napoléon lui a dictés dans les dernières semaines de sa vie à Sainte-Hélène. Marchand a beaucoup parlé à M. Mignet des derniers moments de Napoléon, de son isolement, du vide de sa vie, et il en donnait pour preuve qu'un soir, l'Empereur, déjà fort souffrant, étant couché, lui dit en lui montrant le pied de son lit: « Marchand, assieds-toi là et

conte-moi quelque chose. » Marchand lui dit: « Eh! mon Dieu, Sire, que puis-je vous dire, à vous qui avez tant fait et tant vu? — Racontez-moi ta jeunesse, ce sera simple, ce sera vrai et cela m'intéressera », reprit l'Empereur.

Ce petit dialogue paraît bien pathétique! Et Bossuet, qui, dans son *Oraison* funèbre de la Palatine, n'a pas dédaigné l'anecdote un peu triviale de la poule, quel enseignement n'aurait-il pas trouvé dans ce peu de paroles? Le plus grand hommage rendu à Bossuet n'est-il pas ce retour que chaque grande infortune, chaque gloire triomphante ou déchu nous fait faire vers l'aigle de Meaux, seul digne de les célébrer, de les pleurer et de les perpétuer!

Paris, 7 mars 1836. — M. Royer-Collard m'a fait hier, la connaissance de M. de Tocqueville, l'auteur de la *Démocratie en Amérique*; il m'a paru être un petit homme doux, simple, modeste, à la mine spirituelle. Nous avons beaucoup causé de l'Angleterre, sur les destinées de laquelle nous sommes parfaitement d'accord.

Paris, 9 mars 1836. — J'avais, à plusieurs reprises, jeté les yeux sur l'*Imitation* de Jésus-Christ, mais, soit que je ne connusse encore que superficiellement les autres et moi-même, soit que mon esprit fût mal préparé et ma pensée trop distraite, je ne faisais pas grande différence entre ce bel ouvrage et la *Journée du Chrétien* ou le *Petit Paroissien*; je m'étais souvent étonnée de la grande réputation de ce livre et je n'avais trouvé aucun goût à sa lecture. Le hasard me l'a fait ouvrir l'autre jour chez Pauline; les premières lignes m'ont frappée, et depuis je le lis avec une admiration toujours croissante. Que d'esprit sous la forme la plus simple! Quelle profonde connaissance du cœur humain dans ses plus profonds replis! Que c'est beau et lumineux! Et c'est l'ouvrage d'un moine inconnu! Rien ne m'humilie davantage que de l'avoir méconnu et ne me prouve mieux à quel point j'étais dans les ténébreuses.

Paris, 10 mars 1836. — J'ai été hier, avec la duchesse de Montmorency, au bal de Mme Salomon de Rothschild, la mère. C'est la maison la plus magnifique que l'on puisse imaginer; aussi l'appellent-ils le temple de Salomon. C'est infiniment supérieur à la maison de sa belle-fille, parce que les proportions sont plus élevées et plus grandes; le luxe y est inouï, mais de bon goût, la Renaissance pure, sans mélange d'autres styles; la galerie surtout est digne de Chénouceux et on aurait pu se croire à une fête des Valois. Dans le salon principal, les fauteuils, au lieu d'être en bois doré, sont en bronze doré et coûtent mille francs pièce! La salle à manger est comme une nef de cathédrale. Le tout bien ordonné, admirablement éclairé, point de cohue et beaucoup de politesse.

Paris, 18 mars 1836. — J'ai eu, hier, à la fin de la matinée, la visite de M. de Tocqueville, qui me plaît assez; celle du duc de Noailles, qui, sans déplaire jamais, ne plaît jamais trop; et, enfin, celle de Berryer, qui pourrait plaire beaucoup, s'il ne portait, à travers son esprit et son agrément, une certaine empreinte de mauvaise vie dont je suis frappée; du reste, la conversation a très bien marché, entre l'un qui a si bien vu, le

second qui est sain dans son jugement, et le troisième qui a, dans l'esprit, le mouvement rapide avec lequel on devine tout. Cette conversation d'hommes distingués a porté uniquement sur les choses, point sur les hommes; pas un mot propre, aucun commérage, ni violence, ni aigreur; elle a été telle que la conversation devrait toujours être conduite, surtout chez une femme.

Paris, 20 mars 1836. — Quelle profonde tristesse inspire un premier beau jour de printemps, quand il fait contraste avec la disposition dans laquelle on se trouve!... Depuis quarante-huit heures, le beau temps doux, léger et parfumé s'est emparé de l'atmosphère, tout est clair et riant, tout respire la joie, tout renait, tout se réchauffe et s'égayé; eh bien! je me sens asphyxiée dans cette ville!... Des promenades publiques ne sont pas la campagne et rien ne peut me rendre ce doux printemps fleuri de l'année dernière, ce vaste horizon, cet air léger, cette respiration facile! Qui le pourrait deviner l'objet de mon culte... Au lieu de cela, aller, en voiture fermée, au bois de Boulogne avec Mme de Lieven, quelle chute! C'est ce que j'ai fait hier, pendant que M. de Talleyrand était à l'Académie des sciences morales et politiques, donnant sa voix à M. de Tocqueville qui a manqué son élection.

Paris, 24 mars 1836. — La princesse Belgiojoso a une figure extraordinaire plutôt que belle; sa pâleur est extrême, ses yeux trop écartés, sa tête trop carée, sa bouche grande, et ses dents ternes; mais elle a un beau nez, et une taille qui serait jolie si elle était plus pleine, des cheveux très noirs, des costumes à effet, de l'esprit, une mauvaise tête, des fantaisies artistiques, du décousu, et un assez habile mélange de naturel, qui trompe sur la prétention, et de prétention qui corrige ce que le fond de la nature me paraît avoir de vulgaire, et que les flatteurs appellent sauvage. Voilà ce que me semble être cette personne, que je n'ai fait que rencontrer.

M. Royer-Collard m'ayant trouvé l'autre jour lisant l'*Imitation* m'en a apporté hier un joli petit exemplaire, qu'il possède depuis sa jeunesse, et qu'il a presque toujours porté sur lui. Je ne puis dire combien ce don m'a touchée, combien il m'est précieux; je ne trouve qu'un seul tort à ce petit livre, c'est d'être en latin; je n'ai jamais bien su cette langue, et je me trouve l'avoir oubliée... Je crois que je vais la reprendre.

M. Royer m'a demandé en échange un livre que j'eusse beaucoup lu. Je lui ai donné cet exemplaire des *Oraisons funèbres* de Bossuet, qui porte fort mes marques, dont le signal est arraché et qui s'est trouvé, marqué par une épingle à cheveux, à un des passages les plus applicables pour moi de la princesse Palatine. M. Royer a reçu ce petit bouquin de bien bonne grâce.

J'ai été, le soir, au Théâtre italien, où Berryer est venu me faire une visite dans ma loge; il était fort occupé de la séance du matin à la Chambre des députés et du discours formidable de M. Guizot. M. Thiers se prépare à y répondre ce matin, et cela est indispensable, à moins de laisser passer la Chambre sous le pouvoir de M. Guizot; enfin, nous allons voir la lutte corps à corps engagée entre les vrais adversaires. C'est un événement, et regardé comme tel. Berryer racontait et décrivait tout cela à merveille, sans une parole aigre pour personne, sans un mot de plus qu'il ne fallait pour l'intelligence des positions. En dix minutes, il m'avait tout appris.

M. de Chateaubriand a vendu ses œuvres, inédites et futures, 150,000 francs, plus une rente viagère de 12,000 francs, réversible à sa veuve. On dit qu'il est tout désemparé depuis qu'il a payé ses dettes; son avenir, arrêté et limité d'avance, lui paraît un poids. Tout ce qu'il écrira, même en dehors de ses *Mémoires*, appartiendra à ses éditeurs, moyennant un prix réglé dès aujourd'hui. Tous les cahiers de ses *Mémoires* ont été solennellement renfermés, en sa présence, dans une caisse de fer déposée chez un notaire. Il dit que ses pensées ont été mises en prison pour dettes, à sa place.

Paris, 30 mars 1836. — Il est bien vrai que j'ai plus entendu de musique cette année que par le passé. Privée de toutes les jouissances qui me sont chères, je me suis livrée, avec vivacité et sans scrupules, à celles de la musique, recherchant les occasions de l'entendre et y prenant plaisir. A mesure que le nombre des années ou les circonstances diminuent le nombre des goûts, ceux qui restent s'accroissent de ceux qui partent; les affections héritent de la coquetterie, la musique de la danse; la lecture, la méditation, des conversations oiseuses, malignes ou indiscrettes; la promenade des visites, et le repos de l'agitation.

Rochecotte, 28 novembre 1836. — Il y a eu division, sur la question du deuil de Charles X, jusque dans la famille royale actuelle: la Reine, qui l'avait pris spontanément le premier jour, a été très peignée que le ministère le lui ait fait quitter. Le Cabinet a craint la controverse des journaux et n'y a rien gagné, car toutes les gazettes rivalisent, selon leur couleur, à qui mieux mieux. Je suis très embarrassée de savoir à quelle nuance, du blanc, du gris ou du noir je me vouerais en arrivant à Paris; en général, les dames du juste milieu, qui tiennent aussi à la société, vont en noir dans le monde et en blanc à la Cour. La position de nos diplomates, au dehors, sera très embarrassante!

M. de Balzac, qui est un Tourangeau, est venu dans la contrée pour y acheter une petite propriété. Il s'est fait amener ici par un de mes voisins. Malheureusement, il faisait un temps horrible, ce qui m'a obligée à le retenir à dîner.

J'ai été polie, mais très réservée. Je crains horriblement tous les publicistes, gens de lettres, faiseurs d'articles; j'ai tourné ma langue sept fois dans ma bouche avant de proférer un mot, et j'ai été ravie quand il a été parti. D'ailleurs, il ne m'a pas plu. Il est vulgaire de figure, de ton, et, je crois, de sentiments; sans doute, il a de l'esprit, mais il est sans verve ni facilité dans la conversation. Il y est même très lourd; il nous a tous examinés et observés de la manière la plus minutieuse. M. de Talleyrand sur-tout.

Je me serais bien passée de cette visite, et, si j'avais pu l'éviter, je l'aurais fait. Il vise à l'extraordinaire, et raconte de lui-même mille choses auxquelles je ne crois nullement!

Valençay, 5 août 1837. — M. de Montrond mande de Paris à M. de Tal-

leyrand, que chez les Flahaut, on racontait ceci de la jeune reine Victoria: la duchesse de Sutherland s'étant fait attendre, la Reine fut à elle lorsqu'elle arriva et lui dit: « Ma chère duchesse, je vous en prie, que ceci ne se renouvelle pas, car nous devons, ni vous, ni moi, faire attendre personne. » Cela n'est-il pas très bien dit?

Valençay, 8 août 1837. — J'ai reçu, hier, une lettre de Mme de Lieven, commencée en Angleterre, finie en France, en route vers Paris. Elle a vu Orloff à Londres, et elle croit, par lui, avoir assez bien arrangé ses affaires, pour pouvoir risquer de revenir à Paris. Elle m'écrit des choses curieuses sur la jeune Reine: « Tout le monde a été sa dupe; elle s'est préparée en secret, depuis longtemps, au rôle qui lui était destiné. Aujourd'hui, elle déverse son cœur tout entier dans celui de lord Melbourne. Sa mère voulait lui faire prendre des engagements politiques vis-à-vis des radicaux, et personnels à l'égard de Conroy; il paraît que, dominant la mère, Conroy avait de très brutales façons vis-à-vis de sa fille, jusqu'à la menacer, trois jours avant son avènement, de l'enfermer si elle ne lui promettait pas la pairie et la place de sir Herbert Taylor. Elle lui a donné trois mille louis de pension et lui a défendu le Palais! La mère n'entre chez sa fille que lorsqu'elle est demandée. La duchesse de Kent se plaint beaucoup, et on voit que le chagrin la dévore: Caradoc, qui s'était par faux calcul, attaché à cette fortune-là, a partagé la disgrâce et quitté l'Angleterre. La jeune Reine a beaucoup d'affection et d'égards pour son oncle, le roi Léopold, qui n'aimait pas Conroy, et protégeait la jeune fille contre sa mère. Melbourne est tout puissant. Il adore sa jeune souveraine. Elle a un aplomb incroyable: On en a une peur extrême; elle tient tout le monde *in order*, et je vous assure que cela a une tout autre tournure que sous le feu Roi. La Reine porte toute la journée l'Ordre de la Jarretière en plaque sur l'épaule et le motto au bras. Elle est restée très petite, ce qui fait qu'elle a adopté, même le matin, les robes à queue. Elle a l'air distingué; sa physionomie est charmante, et ses épaules superbes. Elle ordonne en Reine; sa volonté doit être obéie sur-le-champ et sans contradiction. Tous les courtisans ont l'air ahuri! »

Paris, 20 octobre 1838. — J'ai été, hier, avec Pauline, à la Comédie-Française, pour entendre Mlle Rachel, qui fait tant de bruit en ce moment. Je n'ai pas du tout été enchantée: ils jouent tous très mal, Mlle Rachel moins mal que les autres, voilà tout. On donnait *Andromaque*, elle jouait le rôle d'Hermione; l'Ironie, le dépit et le dédain! Elle s'en est tirée avec justesse et intelligence, mais elle n'a point de tendresse, point d'entraînement; son son de voix est grêle, elle n'est ni laide ni belle, elle est fort jeune, et pourrait devenir très bonne, si elle avait de bons modèles. Le reste est trop pitoyable! Je me suis ennuyée, et suis rentrée fort engourdie.

Duchesse de Dino.

Imprimé par QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

Au Casino municipal de Nice:

MARCELLA

Idylle en trois parties de MM. Henri Cain, Edouard Adenis et L. Stecchetti
Musique inédite de Umberto Giordano

Air chanté par M^{lle} Lilian Grenville

CHANT

Andantino (♩ = 72)

O mon bien aimé, pro-

PIANO

Très doux. Sans presser

... mets en cor à cet te heu re su pré me doulou reu

Poco sf sfz Poco più f

De même.

... se Qui nous bri se, pro mets en cor par ces nuits cal mes, scin til

Dim.

lan tes d'é toi les é ter nel les, où pas sent des mur mu res pleins de ca

Copyright 1908, by Sonzogno, éditeur à Milan

Cédez. a Tempo.

rez ses sur la campagne im men se, par ces nuits clai res de pen ser à

Cédez. Rall. Suivez.

a Tempo.

moi A lors bat tra comme u ne ai le a lors pal pi te ra tou te mon

Suivez.

a Tempo.

à me! Pré te l'o reil le aux mur mu res va gues, dans l'air pas se ront en

PPPPP

Suivez.

Cresc. molto.

co re les sou pirs de Mar cel la!

a Tempo.

p opp